SCHTROUMPF fanzine

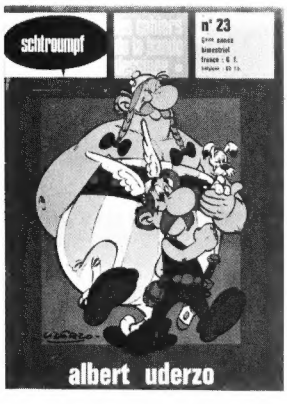
bourgeon dupuis

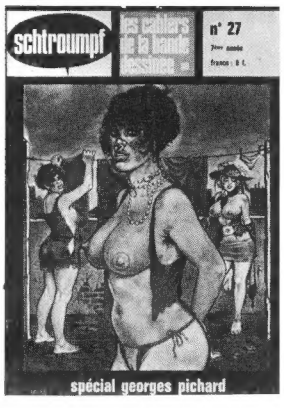
MENSUEL nº 29 AVRIL 79/10 F

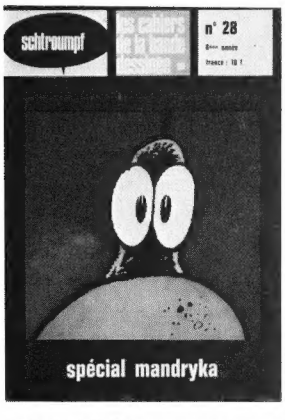
éditions jacques glénat

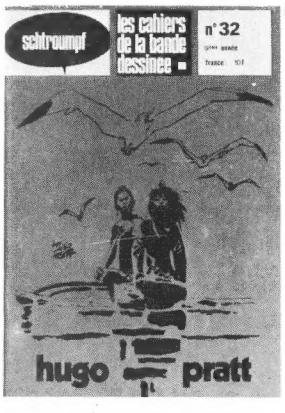
les cahiers de la bande dessinée : une mine de documents inédits sur les grands de la b.d. commandez-les avant qu'ils ne soient épuisés

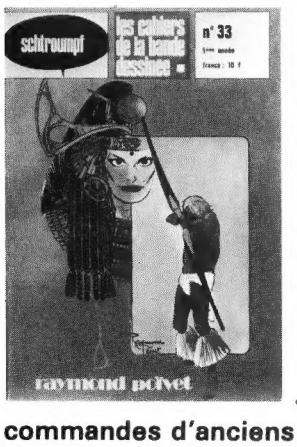
nouvelle édition - 88 pages

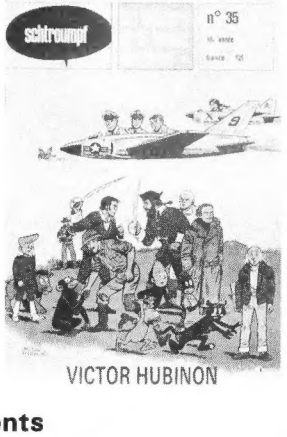


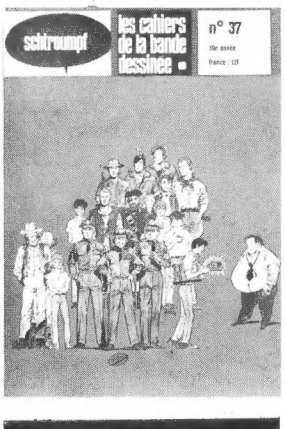












commandes d'anciens numéros

Les frais de port sont à notre charge. Envoi sous emballage cartonné pour toute commande de 3 ex. et plus.

numéros disponibles :

14.15 HERGE	18 F	30 JACOBS	18 F
21 MACHEROT	5 F	31 PELLOS	10 F
22 GOSCINNY	6 F	32 PRATT	10 F
23 UDERZO	6 F	33 POIVET	10 F
24 BRETECHER	6 F	34 TILLIEUX	12 F
25 GIRAUD	6 F	35 HUBINON	12 F
26 FOREST	8 F	36 GILLON	12 F
27 PICHARD	8 F	37 CHARLIER	12 F
28 MANDRYKA	10 F	38 ALEXIS	12 F
29 TABARY	10 F	39 GILLAIN	12 F
		40 TIBET	12 F

abonnements

Bon à retourner aux

EDITIONS JACQUES GLENAT

6, rue Lt-Chanaron, 38000 GRENOBLE

C.C.P. 589.71 G GRENOBLE

Je désire m'abonner aux

« CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE » pour 1 an/6 numéros à 12 F

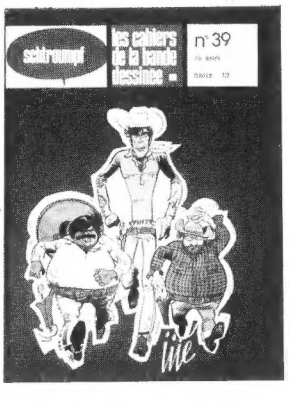
☐ **FRANCE : 60 F**

☐ **ETRANGER : 72 F**

Nom .....

Adresse .....

.....



ENTRETIEN AVEC PIERRE DUPUIS

Pierre Dupuis a débuté voici trente ans après avoir rencontré Paul Gillon qui lui a transmis le virus de la bande dessinée. Il est l'auteur de plusieurs milliers de planches, pas toujours très connues des lecteurs classiques de bandes dessinées, et pourtant son oeuvre est à la fois variée et de qualité. Afin de faire suite à un CAHIER DE LA BANDE DESSINEE depuis longtemps épuisé nous lui avons demandé de nous parler de lui et de son métier.

Peux-tu nous dire comment tu as débuté dans ce métier et quelles furent tes premières collaborations ?

C'est une chose que j'ai déjà raconté pas mal de fois et même dans les **Cahiers de la bande dessinée**. Je faisais des études, une licence de je ne sais plus très bien quoi d'ailleurs, et j'ai rencontré Paul Gillon. C'est lui qui a été ma motivation première, mon âme damnée. Je dessinais comme ça, gentiment, j'étais le premier en dessin au lycée, j'avais fait six mois de beaux-arts, en amateur tout en étant lycéen. Quand j'ai vu ce que faisait Gillon j'ai été absolument pétrifié d'admiration. Je me suis dit « Ce n'est pas possible de dessiner comme ça ! ». Je ne suis jamais arrivé à dessiner comme Gillon parce que je n'ai pas son style mais je suis arrivé à autre chose. Maintenant je dessine comme Dupuis.

Parle-nous un peu de tes premières collaborations qui furent si j'en crois mes souvenirs nombreuses et variées.

Je ne me souviens plus très bien où j'ai exactement débuté. J'ai travaillé pour une collection qui a très vite fait faillite qui s'appelait la collection **Elan** dont le siège était Boulevard des Capucines. Ils m'ont commandé plusieurs petits albums. Simultanément j'ai travaillé avec les Editions Vaillant pour le mensuel **34 caméra** sur les conseils de Gillon. Ils me l'ont pris ce qui m'a beaucoup éberlué parce que **Vaillant** à l'époque ce n'était pas **Pif** d'aujourd'hui, c'était la grande qualité. Il y avait Poivet, Gillon, Nortier, Arnal, Bastard... Chose curieuse, j'ai également travaillé pour Del Duca. En même temps j'ai débuté dans l'**Avant-garde**, le journal des jeunesses communistes où j'ai dessiné une bande politique dont je me souviens encore du titre « La longue marche de Luis Carlos Prestes ». Et puis je suis allé chez Chapelle (1). Tout celà pratiquement en même temps parce que lorsque j'ai vendu mes premiers dessins j'ai vraiment cavalé partout avec mon carton à dessin sous le bras. A ma grande surprise on m'en a pris partout. On devait vraiment avoir besoin de bande dessinée à l'époque parce que je savais très bien que ce que je faisais n'était pas bon.

(1) Directeur de la société Française de presse illustrée. (S.F.P.I.)

Chez Chapelle tu débutes avec une grande série fantastique, « Les pirates de l'infini ». Pourquoi la science-fiction ?

Il faut se souvenir que 1952 fut une bonne année pour les soucoupes

Photo X

« Le Hérisson » n° 1259

Planche de croquis d'étude

volantes et autres OVNIS. J'étais en vacances à l'ile de Ré et je m'attendais à voir surgir des extra-terrestres de la mer. C'est ça qui m'a donné l'idée de faire une grande série de science-fiction. A l'époque je n'avais pas encore de grandes ambitions ce qui fait que j'étais parti pour une histoire de quelques pages. Et puis l'histoire a plu aux lecteurs du journal **Zorro** ce qui fait qu'elle a dépassé les cent planches. Le succès a été assez durable puisqu'ensuite ils en ont fait des fascicules mensuels dans la collection **Espace**. Je ne connaissais pourtant pas grand chose à la science-fiction. C'est d'ailleurs peut-être pour ça que la série a bien marché. Le thème de l'invasion de la terre était assez banal, mais dans la mesure où je n'avais pas une grande culture en science-fiction je suis quand même tombé à côté de certains poncifs. Il y avait déjà eu « Guerre à la terre » dans **Coq Hardi,** « les pionniers de l'espérance » dans **Vaillant,** mais finalement et sans le vouloir j'ai dû faire quelque chose d'original.

Alors que d'autres dessinateurs travaillent pour Vaillant, Coq Hardi ou d'autres journaux classiques tu choisis de travailler pour la Société Française de presse Illustrée de Jean Chapelle qui publie surtout des revues de poches, Pourquoi ?

Ca n'a pas été un choix mais un engrenage. C'est là où on mesure dans la carrière d'un dessinateur de bandes dessinées ce qu'il y a de tragique. Je n'ai pas choisi de travailler pour Chapelle, j'y ai été obligé parce que c'était ma bouffe quotidienne qui était en jeu. Chapelle c'était vraiment de l'alimentaire. Celà dit, ça me permettait quand même de faire certaines recherches. Comme j'allais très vite et que souvent je travaillais directement à l'encre sans faire de crayon c'était une école formidable. Ca m'a quand même retardé de pas mal d'années dans mon aboutissement de dessinateur. Je me suis quand même tapé une quarantaine d'Oncle Paul pour **Spirou** et là il ne fallait pas faire n'importe quoi. L'exigence de l'éditeur était plus importante et il fallait faire quelque chose de plus sérieux. Mes « Oncle Paul » ne sont pas tous très bons mais il y en avait quand même qui tenaient le coup. A la même époque je faisais des illustrations pour **France-Dimanche, Ici-Paris,** je travaillais pour Gauthier-Languereau... pour des tas de maisons où on me demandait un travail beaucoup plus achevé et qui était aussi beaucoup mieux payé. Mais, la presse des petits mensuels n'a pas été un choix mais une obligation pour survivre.

Pourquoi ne pas avoir tenté d'imposer un personnage comme beaucoup de dessinateurs qui aujourd'hui se trouvent à la tête d'une collection d'albums ?

A l'époque il n'y avait pas d'album ou très peu. C'était bien avant « Astérix » et Cie. Il y avait surtout les « Tintin » et pas grand chose d'autre. Après Franquin est arrivé. Franquin qui est le génie de la deuxième moitié du vingtième siècle. On ne le dira jamais assez. C'est lui qui a tout fichu en l'air, qui a démodé Hergé. Du reste c'est pour ça qu'il a eu tant de misère à ses débuts, et que « Spirou et Fantasio » ont été attaqués de toutes parts, même par les commissions de surveillance en France. La politique des albums n'existait pratiquement pas en France. Mais des héros j'en avais. « Mac Gallan » a duré plus de vingt-cinq ans dans **Zorro**. Ce n'était pas dans des grands journaux bien que j'ai travaillé longtemps dans **Vaillant**. Mais pour eux on m'a toujours donné des récits complets parce que soit-disant il y avait assez de héros dans le journal. On me faisait faire des belles histoires de résistance genre « Colonel Fabien », « Potemkine »... J'en ai fait des dizaines pour eux, mais pas de héros. Mon héros était « Mac Gallan » que j'ai repris plus tard dans **Marius.**

Justement en 1968 tu quittes Chapelle pour te retrouver dans Marius et le Hérisson avec Mac Gallan et Pantzie. Pourquoi te trouver une fois de plus dans une maison d'édition qui fait de la cavalerie ?

Toujours pareil, par nécessité économique. En 1967 j'étais chômeur. Je n'ai pas quitté Chapelle, il m'a vidé et en même temps **Vaillant** m'a vidé. Tout ça parce que j'ai adhéré à un syndicat. A partir de ce moment là **Vaillant** journal de gauche m'a vidé et Chapelle patron de droite m'a également vidé. Il fallait que je bouffe. Quand je suis arrivé au **Hérisson** ils m'ont dit « C'est chouette ce que vous faites. » et ils m'ont commandé une histoire avec des petites femmes un peu déshabillées. J'ai eu l'idée de « Pantzie » qui leur a convenu. Ensuite **Marius** qui appartient à la même maison ayant besoin de quatre pages par semaine on m'a demandé de lancer une nouvelle série. Et là j'ai repris « Gallan » qui était en fait le « Mac Gallan » de Zorro. Je suis retombé dans la cavalerie pendant plusieurs années jusqu'à ce que je fasse la « Guerre » chez Hachette.

C'est donc avec Hachette en 1974 que tu obtiens tes premiers albums cartonnés. Pourquoi avoir pris la guerre comme sujet ?

Je n'ai pas choisi la guerre en fait. C'est presque la guerre qui m'a choisi. J'avais rendez-vous avec le directeur d'Hachette Jeunesse où l'on voulait me confier un truc énorme qui devait s'appeler « Aux frontières du possible ». C'était une série scientifique à la limite de la fiction. Je voulais bien mais lorsque je suis sorti de son bureau il m'a demandé si j'avais d'autres idées de thèmes. Je lui dis « Oui m'sieur, j'ai une idée qui me traine dans la tête depuis des années. Je voudrais dessiner le combat des russes et des allemands au cours de la seconde guerre mondiale ». Il a trouvé que c'était une bonne idée et le lendemain il m'a téléphoné en me disant « pourquoi ne feriez-vous pas toute la deuxième guerre monsiale en bande dessinée ? ». Je lui ai répondu qu'ayant toute la documentation et étant en plus maquettiste que s'il y avait un gars capable de le faire c'était bien moi. Nous avons alors prévu une quinzaine d'albums et du coup nous avons complétement oublié « les Frontières du possible ».

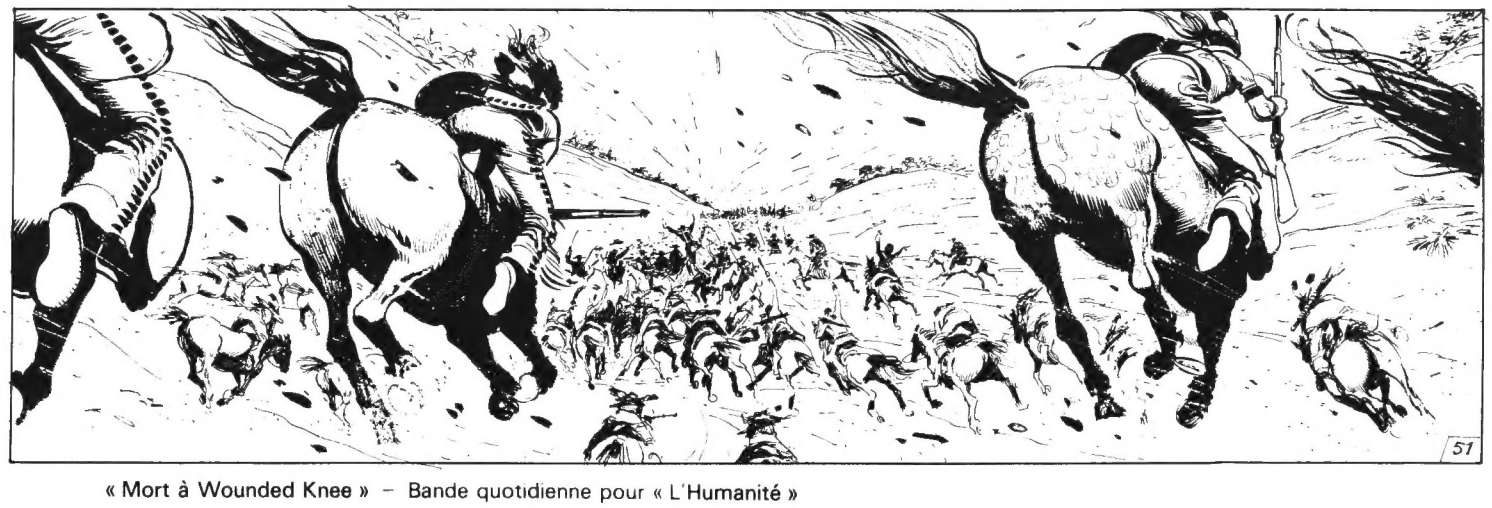
Comment as-tu procédé pour réaliser ces albums qui en fait ont été au nombre de neuf ?

Ma technique a complètement été bouleversé dans le cours de la réalisation de l'oeuvre dans la mesure où j'étais parti pour un minimum d'une douzaine d'albums. Par exemple je m'étais appesanti sur Dunkerque qui a fait l'objet d'un album. Si j'avais su que l'on ne ferait que neufs albums je n'aurai pas procédé comme ça parce qu'après je n'avais plus la place pour loger la fin de la guerre mondiale en quelques albums. La suite chronologique de la série a beaucoup souffert dans la mesure où j'ai été brusquement stoppé dans mon plan de travail et que l'on m'a ordonné de terminer en trois albums au lieu de six ou huit. Par exemple, « Vers la victoire » est un album complétement baclé parce qu'il représente trois ans de guerre en Europe en 44 pages. Aller de la première bataille de Moscou à la bataille de Berlin en un album est une abréviation. C'était totalement ridicule mais la direction d'Hachette n'a rien voulu savoir.

Après Hachette tu retrouves le travail rapide avec l'adaptation d'une série télévisée en BD « Super Jaimie ». Pourquoi ce travail et comment tra-

NON!
COURS À LA JAGUAR... TU ME PRENDRAS AU PASSAGE AU PORTAIL...
VITE ! LE COUP DE FEU VA ALERTER LA MAISON !
MAIS... QU'EST... CE... NON ! IL A OUVERT LA CAGE DES VAMPIRES !
AU SECOURS !
SEULEMENT ÉTOURDI, RALPH S'EST RELEVÉ, ET SOUDAIN IL POUSSE UN CRI D'ÉPOUVANTE...

Essais pour « Diabolik » – inédit



« Mort à Wounded Knee » – Bande quotidienne pour « L'Humanité »

« Valentine »
Essais pour
Losfeld
1966

vailles-tu sur ce genre de réalisation ?

Je parle beaucoup de contraintes économiques. Il y a de plus grands dessinateurs que moi qui sont eux aussi contraints de faire des choses qu'ils n'ont pas très envie de faire. Des gars comme Uderzo ont eux aussi laissé tomber des séries qu'ils ne voulaient plus faire. Gillon, Poivet, et d'autres n'ont pas toujours fait ce qu'ils voulaient faire. Celà dit je suis un esprit curieux et touche à tout. C'est peut-être aussi pour ça que je n'ai pas tellement de héros principaux. J'ai une dizaine de héros. Chez Chapelle j'ai quand même créé « Kwai », « Cap 7 », « Anton Marcus », j'ai repris « Erick », « Olac »... Chez Chancerel j'ai fait une bande dessinée pratique sur la photo alors que je n'ai jamais touché à un appareil photo, je leur ai fait une série sur le bébé, j'ai fait des pages de publicité pour Renault, je dessine le foot-ball, le rugby, j'ai fait des bandes sur le montage des clotures... Je pense que la bande dessinée est un language totalement ouvert et tous azimuts. Lorsqu'on m'a demandé de dessiner « Super Jaimie » qui est une héroine de la télévision je me suis dit « C'est un problème nouveau, il faut essayer de transmettre le message, enfin s'il y en a un, de Super Jaimie télévisée par le canal de la bande dessinée ». Ca m'a amusé d'une part et d'autre part ça m'a rappelé des expériences curieuses que j'avais faites même du temps de Chapelle puisque j'ai terminé ma carrière chez Chapelle comme écrivain. J'ai écrit dix romans fantastico-policiers de la série « Diabolik ». Il existait des bandes dessinées de ce personnage italien. Plutôt que de faire adapter des romans en BD Chapelle m'a fait faire le contraire. Je devais écrire des romans d'après des bandes dessinées italiennes. « Super Jaimie » est pour moi une nouvelle expérience, elle est en cours et on verra bien ce que ça donnera.

Tu as deux domaines prévilégiés, la science-fiction et les histoires un peu légères. Un album de « Pantzie » vient de sortir. Comment est né ce personnage bien loin de « Mac Gallan » ?

« Pantzie » est une contraction de panthère et de Panzer. Son vrai nom est d'ailleurs Liliane Panzer. C'est une fille d'origine assez indéterminée qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. C'est une fille libérée comme on dit aujourd'hui. Elle a une espèce de miroir en face d'elle qui est sa copine Ourson. Ourson est un abominable boudin. C'est la fille ancienne mode, toujours amoureuse et très féminine au sens d'il y a une quinzaine d'années. Elle est fleur-bleue, elle s'occupe de ses soutiens-gorge et de ses porte-jartelles. Ce qui est intéressant dans le « couple Pantzie/Ourson c'est une espèce d'opposition entre deux tempéraments de femmes. Pantzie c'est la tête qui arrive à débrouiller des intrigues policières et Ourson très souvent l'aide par sa maladresse. J'en ai fait un bon nombre d'épisodes, je dois en avoir trois ou quatre cents pages et ça continue. J'insiste quand même pour dire que Pantzie a quand même un côté dérisoire. Je ne veux pas parler de message mais les histoires de Pantzie sont en fait les absurdités de la vie. Dans Pantzie rien de ce qui était prévu n'arrive, tout foire. Je suis désolé de le dire mais Pantzie c'est presque une bande métaphysique. C'est une bande sur l'absurdité de la vie et des choses. La vie c'est pas sérieux.

As-tu d'autres projets pour un avenir plus ou moins lointain ?

Oui, je voudrais organiser un mariage entre Pantzie et Phoebus, je trouve qu'ils iraient bien ensemble. J'ai surtout un grand projet de science-fiction. Après « les Pirates de l'infini » j'ai fait en 62/63 une autre bande de science-fiction qui était un peu le second volet des « pirates de l'infini : qui s'appelait « Titan ». J'ai eu beaucoup de plaisir à le faire. Malheureusement Chapelle l'a arrêté au seizième fascicule alors que ça commençait à démarrer vraiment. Là je suis sur un troisième volet. Je veux faire un grand space-Opéra qui devrait s'appeler « Kronos ». Il y aura bien sûr du « Galactica », de la « guerre des étoiles » du « Star-wars »... Si tout va comme je le souhaite ça risque d'être intéressant.

Parallèlement à ton métier de dessinateur tu mènes une activité de militant syndical particulièrement apprécié par la profession. Peux-tu nous parler de cette vocation nouvelle et de la position du dessinateur de bande dessinée dans notre société ?

Lorsque tu parles de vocation syndicale je dois dire qu'il ne s'agit pas du tout d'une vocation. A ma grande honte je dois avouer être resté isolé de la profession pendant vingt ans. J'étais comme la plupart d'entre nous, je bossais dans mon coin. Quand on me demandait ce que je faisais dans la vie je répondais « moi, je ne fais rien ! ». Je n'osais pas dire que j'étais dessinateur de bandes dessinées. C'était une espéce d'activité marginale. Je n'avais pas pris conscience, comme on dit aujourd'hui, de la réalité de cette profession. Comme beaucoup de mes copains je me sentais isolé et vulnérable et un jour nous avons décidé de nous unir. On a formé l'embryon d'un syndicat. Il y en avait déjà un, on les appelait « les artistes dessinateurs ». C'était des vieux gars gentils qui émettaient des voeux pieux, mais ils étaient bouffés par leurs éditeurs paternalistes qui leur tapaient dans le dos en les appelant « Chers maitres ». Ils sont tous morts dans la misère, ceux qui ne le sont pas sont à l'agonie et sans ressources. Nous on a commencé à lutter, à apprendre ce qu'était la lutte, c'est à dire à défendre son bout de gras et surtout à exiger une certaine dignité humaine. Avant le dessinateur était considéré comme un rigolo, un monsieur qui faisait des « petits Mickeys », qui se balladait avec un carton à dessin et qu'on mettait dehors avec un coup de pied au cul quand on avait pressé le citron assez fort. Tous les éditeurs ne sont pas des gens malhonnêtes, il ne faut pas exagérer. Simplement les rapports sont en train de changer. Il y a deux sortes de rapports maintenant : il y a les rapports agréables et honnêtes entre certains dessinateurs et certains éditeurs et dans certaines entreprises il y a des patrons rétrogrades et réactionnaires, quelle que soit leur position politique d'ailleurs, où la situation est épouvantable. Nous avons pas mal de procès en route qui sont d'ailleurs tous gagnés. Ces éditeurs là perdent leurs procès parce qu'ils sont contre la loi. Il y en a qui s'entêtent et là la situation est très désagréable, à la fois pour les dessinateurs et pour les éditeurs, ils feraient mieux de s'entendre.

Quelle est pour toi la plus grande victoire obtenue par la profession ?

La plus grande victoire c'est d'être enfin reconnus comme des travailleurs à domicile, sinon comme des journalistes. Ce qui est important c'est d'avoir une garantie sociale de travailleurs. C'est à dire d'avoir la sécurité sociale lorsqu'on est malade. En 1963 j'ai eu une grave maladie. Je suis resté deux ans malade et j'ai bossé pendant huit mois à l'hopital. J'ai fait tout « Titan » avec des perfusions dans les bras. J'étais obligé de travailler parce que personne ne me payait ma journée d'hopital, il fallait que je me la gagne. En plus j'avais une femme et un gosse à nourrir au dehors. Des choses comme ça n'arriveraient plus aujourd'hui. Si je tombe malade maintenant mes soins sont payés et je ne crève pas tandis qu'à l'époque j'ai failli crever. Et ça je ne l'ai pas oublié.

RÉGINE
en Reine LORONO

Quelles sont les choses auxquelles doit prendre garde un jeune dessinateur qui entre dans la profession ?

A mon avis il y a deux grandes choses : prendre garde, c'est à dire se méfier de... Il faut d'abord se méfier des éditeurs et croire en ce que l'on fait. Il faut être mis en garde contre des illusions. Il faut aussi se méfier de la grosse tête dès qu'on a réussit un petit coup. On a vu des jeunes qui sont un peu moins jeunes maintenant qui ont eu un coup et qui ont maintenant la grosse tête mais qui sont dans la merde. Ils travaillent dans le génie et ça c'est très désagréable pour eux et pour la profession.

Crois-tu qu'il est plus facile de débuter maintenant ou bien était-ce plus facile a ton époque ?

Je crois qu'aujourd'hui c'est très difficile de débuter. C'est pour ça d'ailleurs qu'il n'y a pratiquement plus de jeunes. Dans ma profession de dessinateur réaliste trouve moi une dizaine de jeunes qui ont vingt ans ? Des vrais jeunes qui débutent dans la presse il y en a très peu. C'est très difficile aujourd'hui parce que la profession est organisée, stratifiée, sclérosée, structurée à mort. Il y a trente ans c'était l'anarchie. On sortait de la guerre. Tous les anciens marchands d'aspirateurs s'étaient ouverts des maisons d'édition de bandes dessinées. On avait besoin de débutants alors on nous prenaient même si nos dessins étaient dégueulasses alors qu'aujourd'hui on n'a plus le même besoin de dessinateurs. Il y a des journaux qui coulent, il y a de moins en moins de supports. Moi je suis très confiant dans l'avenir de la bande dessinée mais pas dans celui des journaux de BD comme **Mickey, Pif** et cie style bande dessinée pour enfants. Ceux là finiront par crever, c'est certain.

Quelle est ta position face aux revues dites pour adultes ?

Je trouve que la bande dessinée doit être tout public. Je n'ai jamais travaillé dans le porno. C'est pour ça que je ne refuse pas de travailler pour des journaux – non pas débiles – mais qui ont un public peut-être parfois un peu débile. Je pense que s'il y a une idée à faire passer il n'y a pas de raison de la réserver à l'élite. Il n'y a pas de raison de travailler uniquement pour quelques intellectuels comme le font beaucoup en ce moment de jeunes dessinateurs, ceux qui ont la grosse tête justement. Ou même de jeunes éditeurs d'ailleurs qui essaient de perpétuer cette vague de journaux

Photo X

qui est née après Mai 1968 et qui est très « pesante ». C'est une forme de bande dessinée que je ne fais pas mais je ne suis pas contre, je suis ouvert à tout. Celà dit c'est un peu démodé, les anciens combattants de 68 ça commence à faire un peu chier., comme disent certains. Pour ma part je trouve qu'il faut travailler pour un public populaire. Je comprends que la bande dessinée soit immédiatement cloisonnée. Il y a une commission de surveillance des publications destinée à la jeunesse, qui d'ailleurs a complétement dévié de son objectif primordial, par une ordonnance gaullienne qui lui donne droit de fourrer son nez dans toute la presse alors qu'en fait elle devrait surveiller que les journaux destinés à l'enfance et à l'adolescence. Par le fait des obligations créées par ces lois il est bien évident que l'on ne peut pas mettre en vente du cul, de la violence, du porno, directement dans les journaux d'enfants. Ils seraient interdits et asphyxiés financièrement. Dans ces conditions il faut bien qu'il y ait une bande dessinée pour adultes. Ce que j'aimerais surtout c'est que cette bande dessinée dite pour adultes qui avec une centaine de titres par mois envahit les kiosques, soit faite en France. J'aimerais que les histoires publiées dans ce que l'on doit souvent appeler des torchons soient faites par des dessinateurs français ou étrangers travaillant en France. Chez nous il y a plein d'espagnols, d'italiens et autres qui travaillent en France, ce sont nos frères, ce sont des gens qui travaillent en France. Je serais partisan que les éditeurs de ces revues fassent plus appel à des dessinateurs du pays plutôt que d'acheter à la tonne pour ne pas payer de charges sociales et de droits. C'est une grande malhonnéteté et le syndicat lutte beaucoup contre ça. C'est très difficile d'endiguer le flot de bandes dessinées étrangères merdeuses. Lorsque les bandes sont de bonne qualité nous ne sommes pas contre. Ce sont seulement les marchands de papier noirci, qui font pratiquement passer ce matériel en fraude qui sont visés. Ils font du tort à tout le monde, à la bande dessinée mondiale et aux dessinateurs qui travaillent en France. La bande dessinée est vraiment très moche dans les kiosques mais ce ne sont pas les dessinateurs travaillant en France qui la font.

Je voudrais poser une dernière question à l'auteur de science-fiction. Quelle sera d'après toi la bande dessinée de l'an 2000 ?

C'est le plus délicat scénario de science-fiction que l'on m'ait demandé. La prospective, la futurologie, sont des domaines où j'ai un peu mis mon nez dedans et je crois que ce ne sont pas des sciences exactes. On ne peut absolument pas prévoir. Je ne sais même pas si la bande dessinée existera encore sous sa forme actuelle. Je crois beaucoup aux casettes, à l'audio-visuel. Le contenu ne changera pas tellement. Les humains en l'an deux mille, s'ils survivent, ne seront pas tellement différents de ce que l'on est aujourd'hui. Ils subiront la croissance fantastique de l'accélération de l'histoire que nous connaissons en ce moment. Nous sommes sur une courbe, comme on dit en mathématique, exponentielle c'est à dire qui monte de plus en plus vite en se rapprochant de l'infini. Malgré tout en l'an 2000 on ne sera pas tellement

« Valentine »
Essais pour
Losfeld
1966

LES DEUX FILLES EN ÉTAIENT LÀ DE LEURS HYPOTHÈSES LORSQU'ON GRATTA TIMIDEMENT A LA PORTE ....
CROIS-EN MA VIEILLE EXPÉRIENCE, IL VAUT MIEUX NE PAS CHERCHER A SAVOIR ! ON FRAPPE ! ZUT ! ENTREZ !
MIKHAIL ! ENCORE VOUS ! ET TOUT TREMPÉ !
MIKHAIL QU'AVEZ-VOUS ? VOUS ÊTES TOUT PÂLE ! ÊTES-VOUS BLESSÉ ?
JE VOULAIS VOUS DIR
AH ! J'AI ENCORE OUBLIÉ QUE J'ÉTAIS TOUTE NUE ! MAIS ..... ALLONS BON, IL TOMBE DANS LES POMMES ! C'EST DE M'AVOIR VUE SANS DOUTE !
26

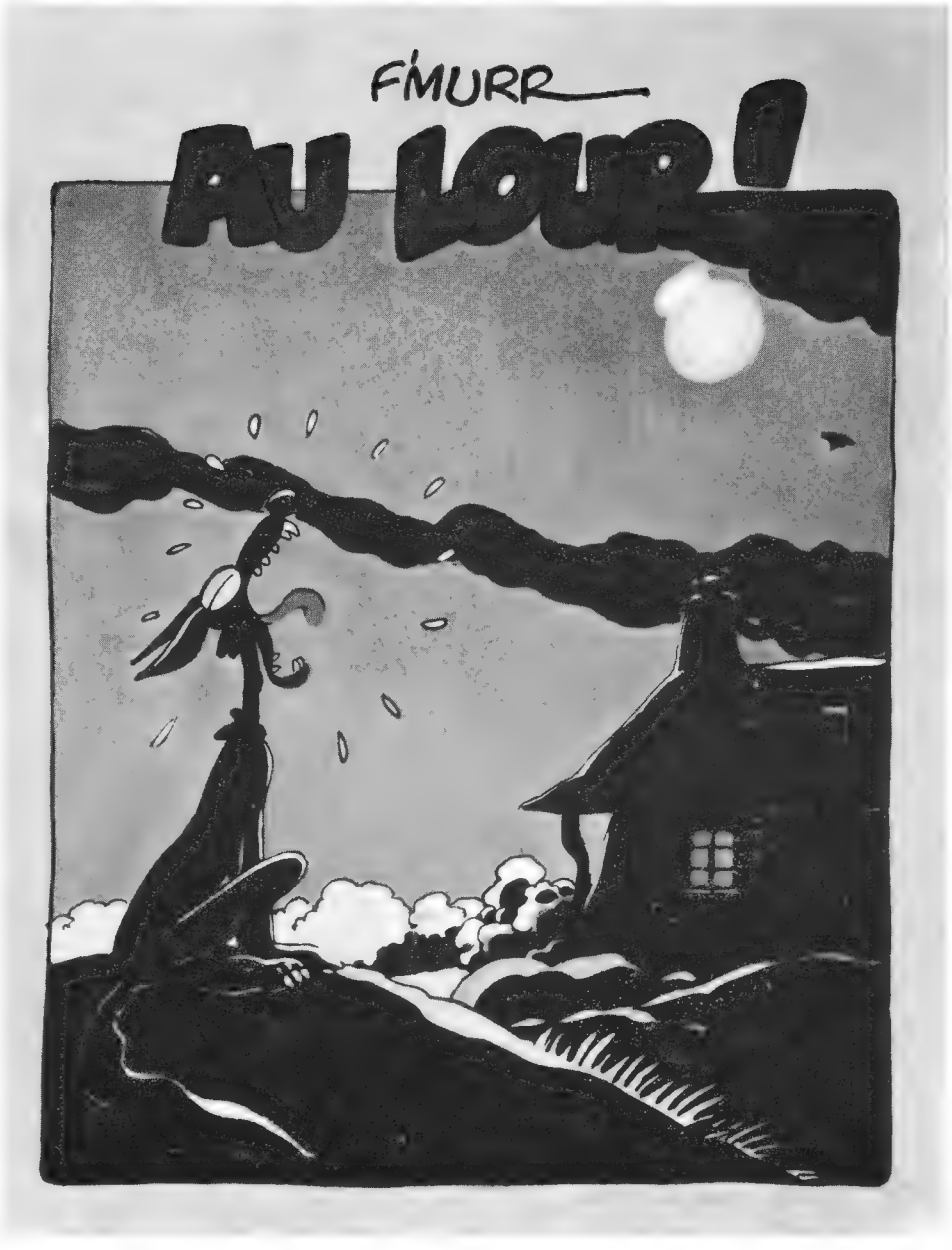
Pantzie et Ourson dans
« Des Gondoles dans le Pétrole »
Album aux Editions Glénat
1979

Illustration inédite
pour une nouvelle dans
« Le Journal du Dimanche »

différents d'aujourd'hui. On aimera surement toujours les histoires d'amour, les grands drames, les bons, les méchants... ça ne changera pas tellement. D'ici l'an 2000 il y aura peut-être une nouvelle invention fabuleuse qui donnera un nouveau thème mais c'est tout. Quant au contenant je crois beaucoup aux cassettes. On peut très bien imaginer qu'au lieu d'acheter un journal le lecteur de l'an 2000 achète une cassette qui contiendra un film avec des images, des bulles remplacées par des voix qui lisent le texte, le bruitage, la musique. Ce serait une troisième dimension pour la bande dessinée. Pour le contenu ça va aussi dépendre de l'évolution politique de la terre. Si les démocraties continuent a se maintenir, ce qui n'est pas évident, les choses changeront peu, si par contre nous sommes tous fachisés que ce soit de droite ou de gauche la bande dessinée ne sera plus qu'un moyen de propagande et là se serait fort dommage.

Propos recueillis par
Henri Filippini :
le 15 Mars 1978

F'MURR : AU LOUP !



F'murr, pourquoi avoir réédité « Au Loup » ?

Cet album a connu une première édition à tirage relativement réduit. Je crois qu'il en a été tiré 9 000 exemplaires dont grosso modo la moitié a été vendue. Je ne connais pas les chiffres exacts, l'éditeur ne me donnant plus signe de vie depuis plus d'un an. Le succès des Alpages allant grandissant (chaque album tire à 50 000 exemplaires en ce moment), je me suis dit qu'il était dommage de ne pas relancer « Au Loup » puisque mon public existe. Je me suis donc « payé » mon livre – ce qui n'est pas tout à fait exact, puisque je ne l'édite pas tout seul – et cette nouvelle édition m'a permis de changer certaines choses qui ne me convenaient pas dans la première version.

J'ai tout d'abord refait la couverture ; l'ancienne n'était pas très belle, parce qu'« Au Loup » étant mon premier album, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être une couverture. J'ai ensuite ajouté des pages couleurs qui sont les premières planches parues dans **Pilote.** Elles étaient en couleurs directes ce qui n'avait pas permis de les reprendre dans la première version de l'album. Ce cahier couleur m'a donné l'occasion de passer de l'autre côté de la barrière, c'est-à-dire que, pour une fois, je me trouvais dans la position de l'éditeur. Je suis allé voir le photograveur, étape qui m'était encore inconnue dans la conception d'un album. Non que j'aie l'intention de m'installer en tant qu'éditeur (j'ai suffisamment de problèmes, merci !), mais parce qu'il est intéressant de savoir comment ça se passe.

Au Loup méritait-il une réédition aussi rapprochée de la première ?

J'ai été frustré du peu d'emploi du succès des « Alpages » fait par l'éditeur de « Au Loup ». Si les Alpages sont vendues à X exemplaires, il n'y a pas de raison qu'on ne vende pas au moins un tiers de « Au Loup ». C'est un coup manqué.

En dehors de la couverture et du cahier couleur, quelles différences peut-on trouver dans cette nouvelle édition ?

J'ai donc ajouté huit pages couleurs, et j'ai changé quelques planches en noir et blanc. Ceci pour différentes raisons : il y avait des pages que je n'avais pas osé passer dans la première version et que j'avais très envie de publier ; une page a par ailleurs été égarée, et je n'ai pas pu la reprendre.

Le choix de la maquette, la conception de l'album, sont entièrement votre œuvre ?

Oui, avec tous les errements dus à mon inexpérience. Un éditeur important dispose d'un personnel suffisamment compétent pour qu'il y ait le moins d'embrouilles possible dans la conception d'un album. Dans le cas présent, trois personnes se sont occupées de « Au Loup », les uns en Belgique, les autres en France, et quelques erreurs ont fatalement été faites, chacun en ayant sa part. Le lecteur ne verra rien, mais pour nous, tout ne s'est pas passé comme nous l'aurions souhaité.

L'album parait un peu léger...

La couverture est peu épaisse ; le papier couché ajoute à la souplesse de l'album. A la limite on peut presque le rouler. La formule me paraît amusante.

Le prix n'est-il pas excessif ?

Pour un album de cette catégorie, je ne le pense pas. Depuis quelques années, on a appris à l'acheteur de bande dessinée à compartimenter son portefeuille. C'est-à-dire que d'un côté, il y a les gros éditeurs qui ont les moyens et peuvent se permettre de vendre des livres à des prix relativement faibles, et d'un autre côté, il y a les petits éditeurs qui travaillant avec des moyens réduits, doivent vendre leurs albums plus chers. Le lecteur est à présent habitué à payer un prix plus élevé lorsqu'il achète un livre édité par un petit éditeur. « Au Loup » se classe dans cette catégorie, et son prix, compte tenu des pages couleurs, n'est pas excessif.

(Interview par Jean Léturgie)

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS BOURGEON

François Bourgeon d'où venez-vous ?
Je suis parisien de souche bourguignonne.

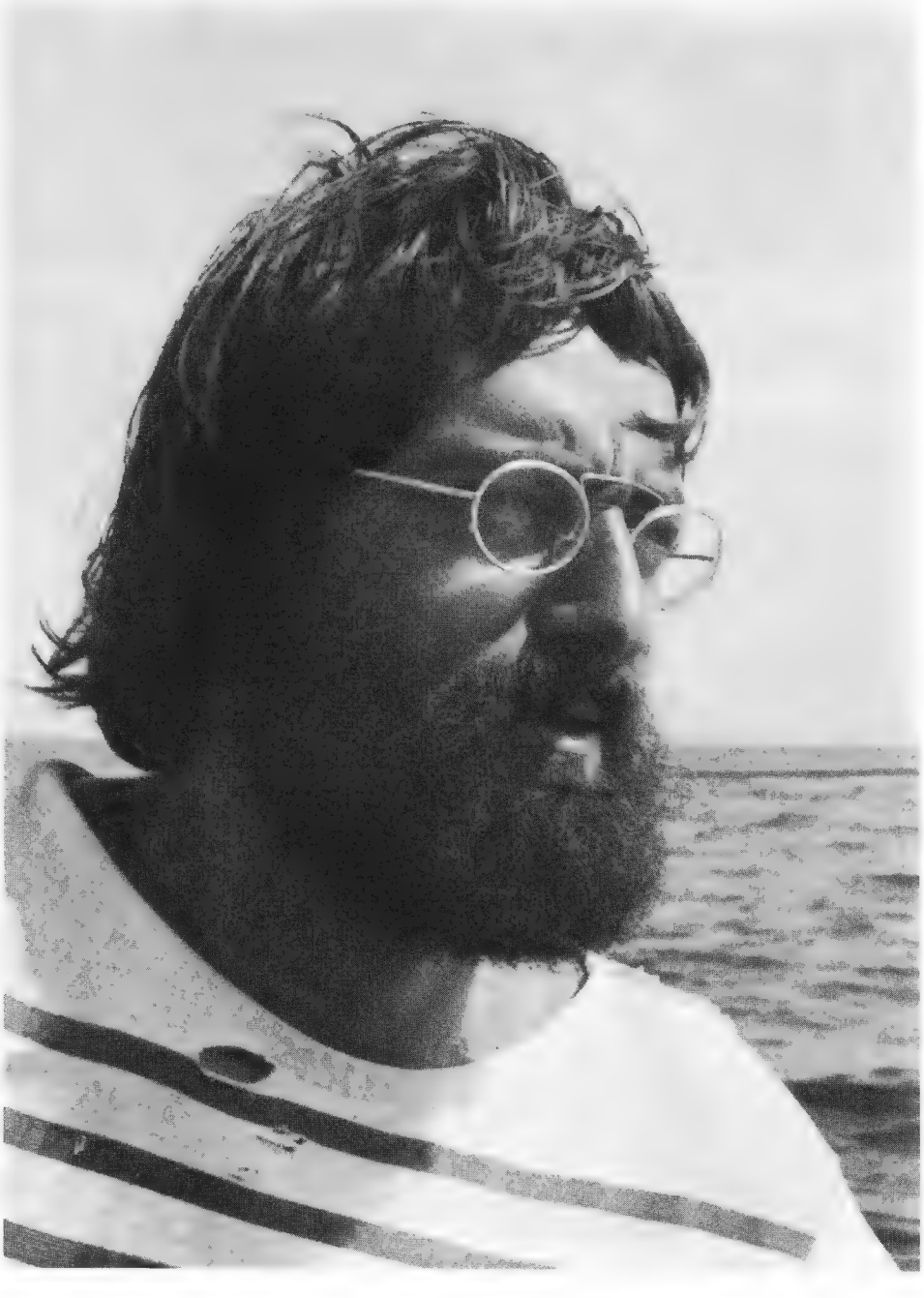
Quelle a été votre formation ?
J'ai suivi durant trois années les cours de dessin de l'école des Métiers d'Arts avec une spécialisation « vitrail ». Le diplôme obtenu, j'ai perfectionné ma technique en travaillant chez un maître verrier de la région parisienne puis ai pensé m'installer avec un ami. Cette association s'avéra vite impossible. Geneviève et moi avons alors parcouru la France à la recherche d'un atelier, mais en y croyant de moins en moins. De toute évidence, si je possèdais les qualités indispensables au verrier, il me manquait celles qui sont hélas de plus en plus nécessaires à tous les artisans : Les qualités de gestionnaire. J'ai cherché d'autres débouchés et c'est à Bayard Presse que j'ai trouvé mes premières commandes de B.D. pour un journal qui s'appelait **Lisette**.

C'est donc par hasard que vous abordiez la bande dessinée ?
Non, pas exactement ; j'ai toujours aimé le dessin et l'ai toujours considéré comme mon plus sûr moyen d'expression. Si je n'ai jamais été un fanatique de bande dessinée, je n'en lisais pas moins assidûment certaines séries, mais uniquement celles-ci. Je n'ai pas l'esprit collectionneur et n'ai jamais été attiré par les comics. Je connais mal la B.D. américaine. Lorsqu'en Mars 1973 la revue **Lisette** cessa sa parution j'étais déjà accroché et n'eus même pas l'idée de chercher du travail dans une autre branche. J'ai présenté mon dossier à **Pilote** mais, sans doute, un peu prématurément, de plus le moment était mal choisi : d'hebdomadaire **Pilote** passait mensuel ! C'est aux Editions de Fleurus que j'ai trouvé le meilleur accueil. D'abord une série dans **Fripounet** puis dans **J2,** l'actuel **Djin.** J'ai parallèlement réalisé quelques histoires complètes et illustrations pour **Pif Gadget** et travaille parfois sur des commandes d'**Hachette**.

Comment sont reçus vos dessins ?
Le dessinateur qui n'a pas la chance d'être une vedette n'est pas grand chose. Dans des journaux où il fournit pourtant une grande part de la matière rédactionnelle il est bien rarement considéré comme un collaborateur. Journaliste, il l'est par son statut, mais dans beaucoup d'esprits il reste encore un produit d'importation indispensable mais encombrant. Aurait-on peur à nous côtoyer de trop près d'être obligé de constater que loin du fantaisiste que l'on imagine, le dessinateur est, dans quelques journaux, le seul vrai professionnel ? Il y a certes au hasard des rédactions des gens dont la compétence ne peut être mise en doute, mais si un journal c'est avant tout une équipe, il faut reconnaître que le journalisme se porte mal.

Travailler pour la presse enfantine, est-ce astreignant ?
Oui et non. Oui si, visant la rentabilité, on cherche à plaire non pas au lecteur mais à ses parents. Non si, ne pensant qu'au lecteur on s'adresse à lui sachant qu'il a la même intelligence et les mêmes facultés de compréhension qu'un adulte. Se mettre à la portée des enfants ce n'est pas descendre d'un cran mais plus souvent

Photo Michel Tron



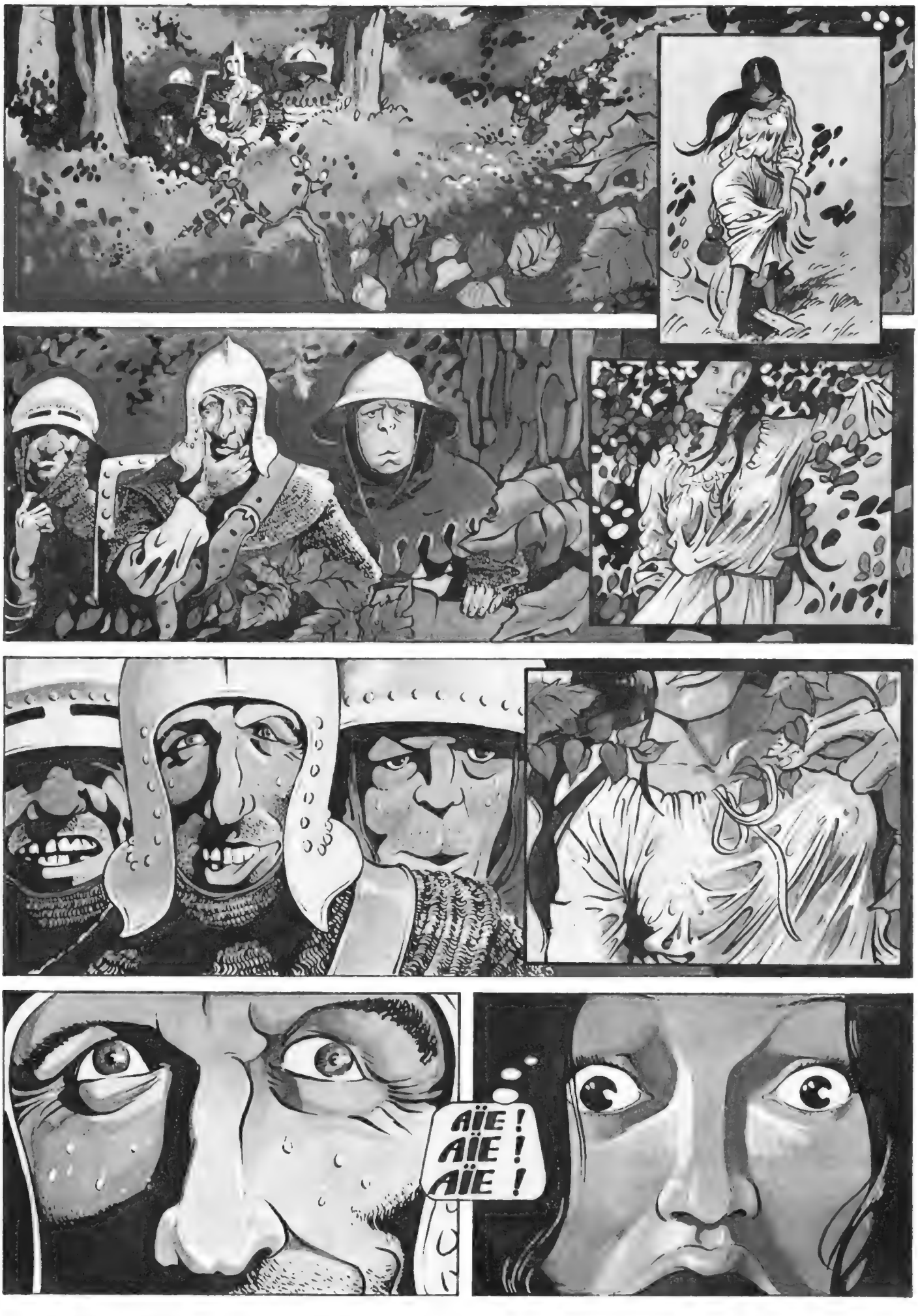
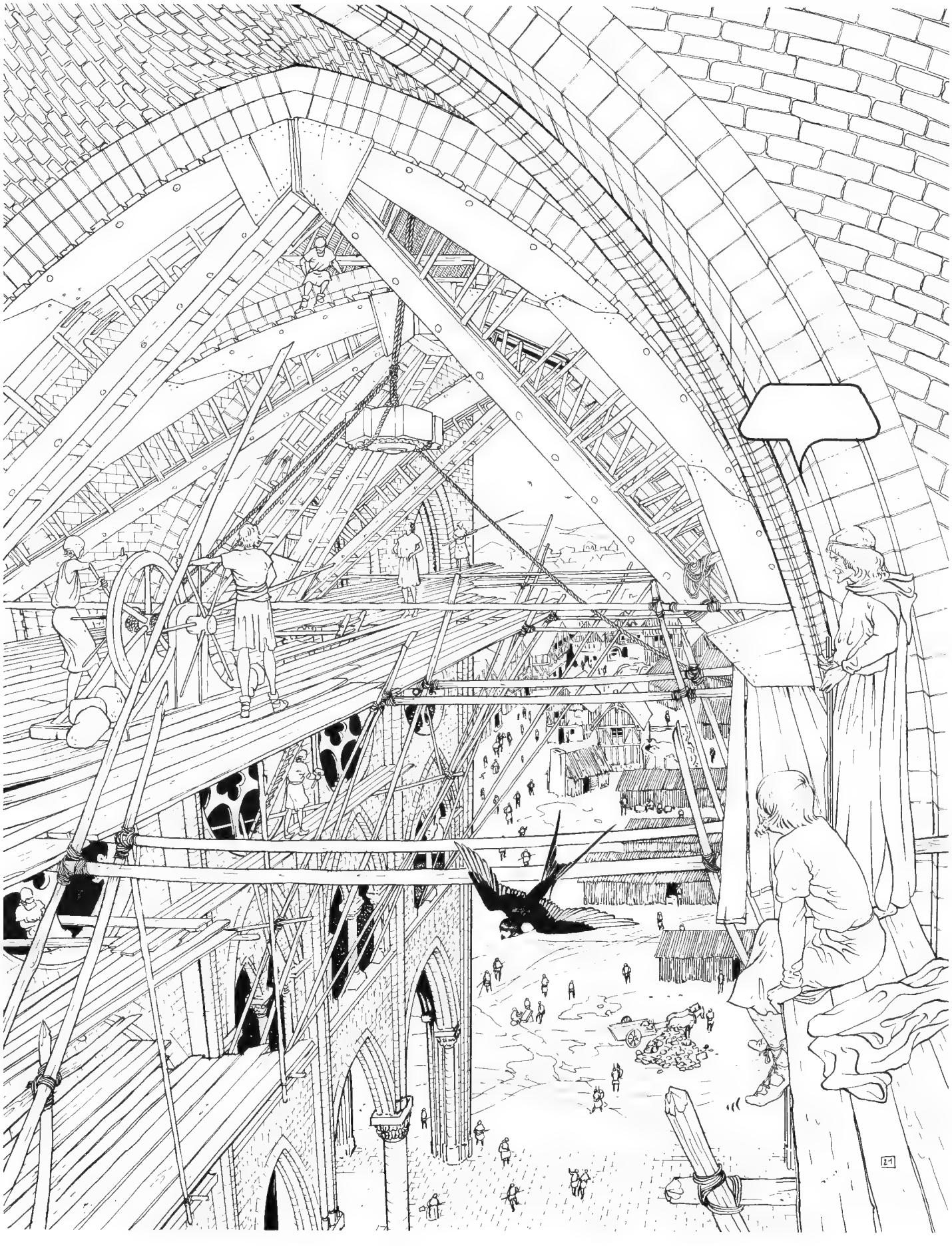


Planche d'essai de « Brunelle et Colin » – inédite



MAITRE GUILLAUME
et le journal des Bâtisseurs de Cathédrales
(éditions Univers Media)

monter d'un étage. D'où ils sont, ils ont une vision du monde que nous n'avions pas à leur âge ; il y a là un dialogue passionnant à entamer. Hélas, il y a entre les journalistes de la presse enfantine et leurs lecteurs un mur antique et lézardé qui croit encore utile de conserver pour lui tout seul les mots qui ne résonnent pas comme il faut dans ses vieilles briques creuses.

Faites-vous un complexe vis-à-vis des dessinateurs qui travaillent pour la presse dite « adulte » ?

Non, pas du tout. Je ne pense pas qu'il y ait une différence fondamentable entre le dessin destiné à la presse enfantine et celui réservé aux adultes. Le beau langage est universel, peut-être faut-il simplement de temps à autre changer quelques mots. J'ai actuellement un travail en cours pour un journal d'adultes et cela ne m'empêchera pas de continuer à travailler avec le même plaisir pour les plus jeunes. Encore une fois, je ne fais pas de séparation.

Que pensez-vous de la bande dessinée pour adulte ?

Je ne lis pas assez attentivement toutes les publications pour adultes pour avoir un avis général. Un des défauts les plus fréquents de ce genre de BD est justement de vouloir à tous prix « faire adulte ». Les dessinateurs de ces revues semblent trop systématiqufment portés à faire du « cul » ou du « violent » et accordent trop peu de soin à l'histoire qu'ils racontent, quand histoire il y a. Certains me font penser à des taulards qui, enfin libérés, passeraient le reste de leur vie à pisser sur les murs de leur ancienne prison. Il ne s'agit pas de piétiner la censure mais simplement de l'ignorer. Je suis pour ma part attiré par les BD qui racontent quelque chose, la bande dessinée est un langage, que chacun s'en serve pour dire ce qu'il a à dire. Peu importe que ce discours soit politique, informatique ou la simple fable d'un conteur, mais faut-il encore que l'orateur sache parler.

Je suis très sensible aux histoires autour desquelles scénariste et dessinateur ont su créer un certain climat, l'ambiance dans laquelle baigne un récit est souvent plus importante que le récit lui-même. Un Simenon serait-il ce qu'il est si on dégageait l'intrigue policière de l'atmosphère brumeuse qui l'étouffe!

Si demain on vous donnait carte blanche pour raconter une histoire aux enfants, que feriez-vous ?

Au risque de me répéter, je ne suis capable de m'adresser aux gens, qu'ils soient jeunes ou adultes, qu'avec les mots qui sont à ma disposition. La sensibilité des enfants n'est à l'heure actuelle épargnée par personne et surtout pas par ceux qui s'érigent en censeurs. Il est dérisoire de chercher à imposer aux gosses la vision idyllique d'un monde qui n'est pas le leur. Là où il y a de la merde, montrons-leur de la merde, mais en leur précisant ce que c'est, que ça glisse et que ça sent mauvais. Tout comme les adultes, les enfants ont aussi besoin de rêve et d'évasion, c'est aussi une chose que la bande dessinée peut leur proposer.

Pour « Brunelle et Colin » vous avez choisi le cadre du moyen-âge. Pourquoi cette époque ?

Je travaillais alors à Djin sur une série de science fiction dont Robert Génin était le scénariste. Lorsque jacques Josselin nous a demandé de remplacer cette série par une plus « Historique » Robert m'a très aimablement laissé le choix de l'époque et du thème. J'ai donc fait toute une série de dessins mettant en scène un page ou une princesse moyen-âgeux vivant dans un quinzième siècle de fiction. La fin du moyen-âge est, avec la fin du dix-huitième siècle vu sous l'angle de la marine à voile, la période qui m'attire le plus dans notre Histoire. C'est une époque de transition riche en contrastes. A travers les fumées de la guerre de cent ans et celles, aussi épaisses, des luttes qui déchirent la France et la Bourgogne, on peut percevoir les premières lueurs de la Renaissance. Il est vrai qu'au départ l'histoire que j'ai proposé à Josselin en lui présentant mes dessins était beaucoup plus proche du conte, mais il nous a fait comprendre qu'il était délicat de mêler dans la même revue le Diable et le Bon Dieu...

L'histoire est tout de même proche du conte.

Elle démarre sur un conte mais ne va pas aussi loin dans le domaine de l'imaginaire que nous l'avions pensé. De plus Robert Génin n'est pas aidé dans sa tâche par le découpage de cette série en épisodes de cinq planches. Les idées que nous trouvons ont du mal à être développées en si peu de place et se trouvent inemployables pour un autre scénario. Il y a là somme toute un beau gâchis.

Quel est l'avenir de « Brunelle et Colin » à présent qu'un premier volet de leurs aventures est paru en album.

Avec l'accord de Fleurus, Jacques Glénat a réuni en album divers épisodes de « Brunelle et Colin » juste au moement où J. Josselin quittait la rédaction de **Djin.** J'ai entrevu son remplaçant qui m'a laissé entendre que la série continuerait, et je n'ai aucune raison d'en douter.

Quels sont les rapports entre Brunelle et Colin ?

Voilà une question qu'il faudrait poser au scénariste. Le dessinateur a bien son idée mais... Personnellement je conçois difficilement qu'un garçon et une fille ayant passé la puberté, voyagent si longtemps ensemble sans avoir au moins quelques rapports amoureux. Mais ces histoires-là doivent animer les longues parenthèses qui séparent la parution de chaque épisode.

Dans vos Histoires on sent un souci d'exactitude. Pourquoi ?

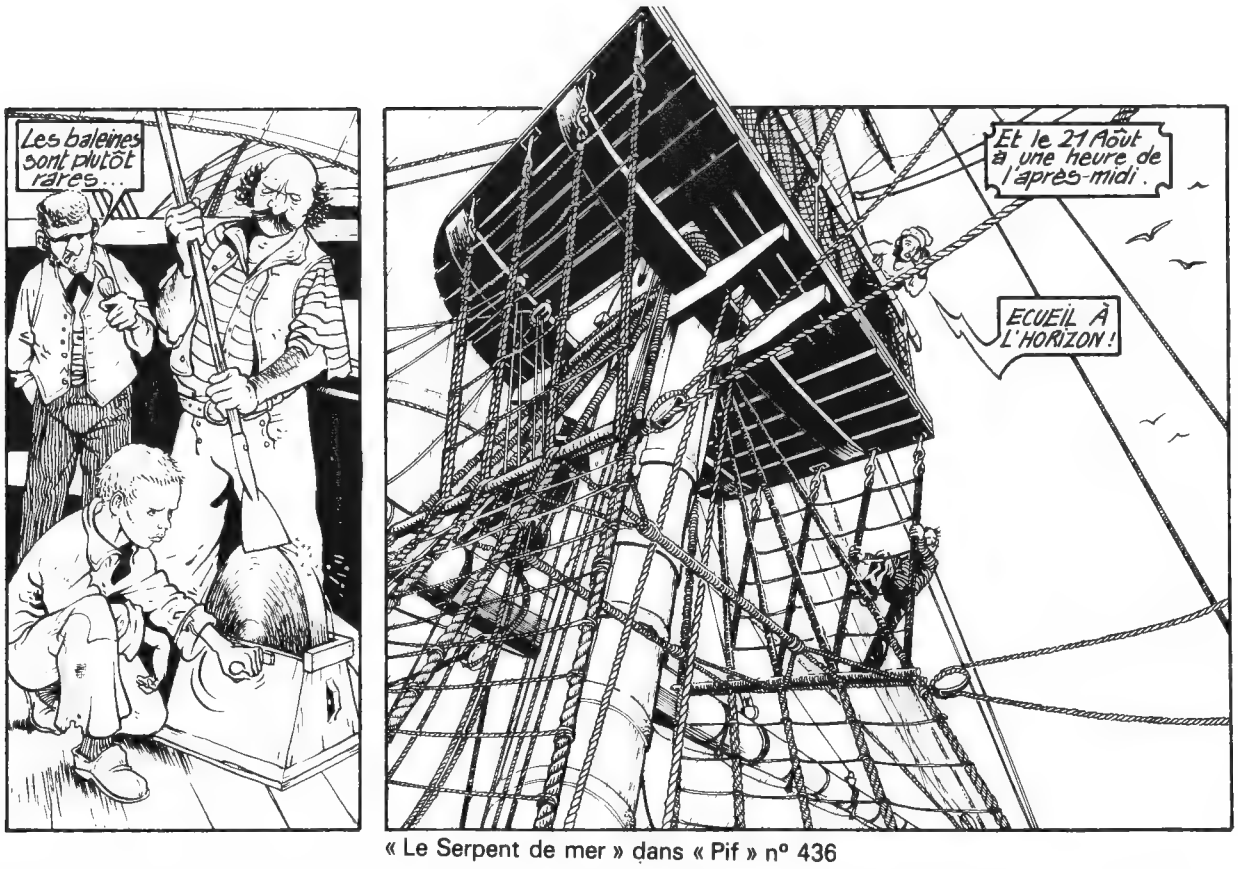
Au théâtre, au cinéma, le décor et le costume ont une grande importance. La BD doit aussi en tenir compte. A une époque où de plus en plus de gens fouillent la terre à la recherche de leurs racines, le dessinateur a la possibilité de leur offrir un peu de l'évasion qu'ils recherchent dans les livres d'histoire. Il a même le privilège unique de pouvoir reconstituer, à moindre frais, des cadres de vie dont il ne reste que le souvenir. je considère que la recherche de documents fait partie de mon travail et j'y consacre plus de temps et de moyens qu'on ne m'en accorde. Ce travail a pour moi un double intérêt : il accroche le lecteur et me permet de progresser dans mon travail en renouvelant mon vocabulaire de formes et évitant le piège de l'habitude. A part les voiliers, dont nous reparlerons peut-être, j'aime surtout faire des recherches sur le costume populaire, si souvent négligé, et sur lequel les livres d'heures, de chroniques, la statuaire, etc... en apprennent plus que beaucoup de manuels et encyclopédies dits spécialisés.

Il n'y a pas de but pédagogique ?

J'ai exécuté, à la demande d'**Univers Media,** une trentaine de planches sur les bâtisseurs de cathédrale à caractère un peu pédagogique. Sinon je me sers de l'histoire mais n'ai pas la prétention d'être un historien. Toutes les recherches de documents ne peuvent que servir un bon scénario, jamais le remplacer. Si le lecteur trouve dans le dessin quelques informations qui retiennent son attention, tant mieux, mais ce n'est pas le but premier. Le dessin ne doit pas chercher à être didactique. Hergé par exemple a toujours su laisser la documentation à sa vrai place : présente mais jamais au premier plan.

Planche de croquis pour « Brunelle »

Croquis divers



« Le Serpent de mer » dans « Pif » nº 436

Est-il facile d'être dessinateur de bande dessinée ?

Il est facile de réussir à faire publier une ou deux planches, mais vivre durant toute une vie en ne faisant que de la bande dessinée c'est autre chose. Beaucoup d'écoles donnent une bonne formation de base (Croquis de nu, anatomie, perspective, etc...) mais aucune n'aborde les problèmes inhérents à la B.D. Il est, par exemple, anormal que certains dessinateurs de talent soient parfois obligés de mettre des flèches pour aider le lecteur à s'y retrouver dans le labyrinthe de leurs vignettes. Le jeune dessinateur doit tout de suite être rentable, s'il veut se perfectionner dans son métier il doit le faire à ses frais et en prenant sur ses heures de repos. Ou alors, cédant à la facilité, il se contentera de copier, voire plagier ses aînés.

Votre dessin a un côté très personnel. Vous n'avez imité personne ?

J'ai peut-être subi l'influence de quelques dessinateurs mais d'une manière tout à fait inconsciente. C'est paradoxalement maintenant que j'en ai peut-être un peu moins besoin que je regarde parfois ce que font les autres d'un œil plus professionnel. Mes premiers contacts avec d'autres confrères furent assez tardifs et se firent par l'intermédiaire d'un syndicat de dessinateurs sans lequel je n'aurais pu me sortir du bourbier où certains ex-employeurs m'avaient plongé.

On sent dans vos couleurs l'influence du vitrail.

Le vitrail, c'est du graphisme et de la couleur, la bande dessinée aussi. Le vitrail médiéval racontait quelque chose, la bande dessinée aussi. J'ai toujours aimé travailler la couleur et ai toujours eu la chance de pouvoir être publié en couleurs et – ce qui m'a beaucoup aidé au départ – celle de travailler en sélection directe avant de travailler sur bleus. La couleur en bande dessinée commence à peine à être convenablement utilisée. Un dessin devrait, je crois, être conçu dès le départ en fonction de la couleur ou du noir et blanc. Une planche « noir et blanc » à laquelle on rajoute de la couleur n'est qu'une planche « coloriée ». De même une planche couleur dont on ne voit que le dessin doit paraître incomplète. Pour ma part je ne dessine pas du tout de la même manière dans l'un et l'autre cas. A quoi sert d'aller couturer de hachures un visage de fille si l'on sait que la couleur pourra lui donner le modelé plus doux qui est le sien.

Votre traité des couleurs est sensiblement différent de celui que l'on rencontre habituellement en bande dessinée.

J'accorde à la couleur autant d'importance qu'au dessin et lui consacre généralement un quart de mon temps de travail, ce qui n'est pas rentable si l'on considère que la couleur est le plus souvent payée six à dix fois moins que le dessin. Je n'ai jamais autant souffert que lorsque j'ai dû avoir des planches coloriés en Benday. Ce procédé mécanique qui a encore ses nostalgiques doit être aujourd'hui regardé comme on regarde le cinéma muet. Si la couleur ne doit rien exprimer il vaut mieux qu'elle soit absente, si elle est là, il faut qu'elle fasse partie intégrante du dessin.

Quels sont vos projets ?

En dehors des séries en cours pour les éditions de Fleurus, je viens de présenter pour la revue **Circus** une histoire en 46 planches dont l'action se situera à bord d'un vaisseau deux ponts vers 1780. J'aime le vent et tous ceux qui l'utilisent, je passe des heures à observer et photographier les oiseaux et, bien entendu, suis passionné par la marine à voile. Je navigue peu mais passe un temps fou à compulser les ouvrages d'archéologie navale et ai, quand je disposais d'encore un peu de temps, fait du modélisme. Encore une fois, je n'ai pas écrit un scénario « sur » la marine du dix-huitième siècle mais j'ai tenté de raconter une aventure qui a pour décor la cathédrale de toile qui se meut en permanence au dessus d'un grand vaisseau. J'ai essayé, sans être didactique, de tenir compte de la vie que menaient à bord les presque huit cents habitants de cette ville flottante, qui, pour la plupart, était si misérable qu'elle seule a réellement causé la disparition des derniers grands voiliers. Mais l'ouverture primera, même si elle doit parfois prendre quelques distances avec l'Histoire, je serais le plus heureux des hommes si cette histoire permettait simplement un peu d'évasion...

Propos recueillis par Jean Léturgie en février 79

LE MONDE FANTASTIQUE DE JULES VERNE
LE SERPENT DE MER
Illustré par François Bourgeon
Adapté par Bertrand Solet
COLLECTION PIF GADGET
Le "Saint Enoch" aurait dû être en mer depuis longtemps, afin d'arriver en bonne saison sur les lieux de pêche à la baleine. Hélas! deux hommes manquaient à bord: un tonnelier et un médecin ...
Vous verrez qu'on se laissera distancer par les Anglais...
SAINT ENOCH
LE HAVRE
Capitaine ! Une personne s'est présentée à bord.
Un tonnelier j'espère !
Je suis le docteur Filhiol.
Nous voilà donc d'accord. Je vous engage !... Ah ! si je pouvais maintenant remplacer mon tonnelier...
Un tonnelier ? Mais j'en connais un... Jean-Marie Cabidoulin.

« Le Serpent de mer » dans « Pif » n° 436

EN DIRECT DE LA ROQUE

de notre envoyé spécial
ANTONIUS C. RUFUS *

Il avait neigé sur la Roque la veille de ce week-end là : ça peut expliquer que les choses aient pu démarrer avec quelque retard et quelques cafouillages : pour les vrais amateurs de bédés, ça créait une ambiance tout-à-fait « ad hoc ». Evidemment certains ont pu un peu râler à cause des ateliers qui n'ont pas eu lieu because le retard initial et parce que les premières conférences se sont déroulées sur les chapeaux de Roux : 20 minutes, c'est court, savez-vous ! Le public n'a guère eu l'occasion de réagir, devant le défilé frénétique des « conférenciers » ! Une belle fournées de têtes pensantes, qui dissertèrent sur les sujets les plus divers et qu'il faudrait tous citer : mais une publication ultérieure devrait transmettre à la postérité le résultat de ces cogitations distinguées.

N'ayant pas eu le privilège de tout voir et de tout entendre, j'ai particulièrement retenu (que les autres ténors me pardonnent !) :

Griffu de Tardi et Manchette ou l'Histoire au présent, Cathares et Parfaits dans le Moyen-Age des bandes dessinées

Les relations franco-allemandes à travers la BD

La résistance espagnole à l'occupation napoléonienne d'après Los Guerilleros

L'image de la Résistance, de Pif à Coq Hardi et Ibn Batuta, iconographie d'un géographe arabe...

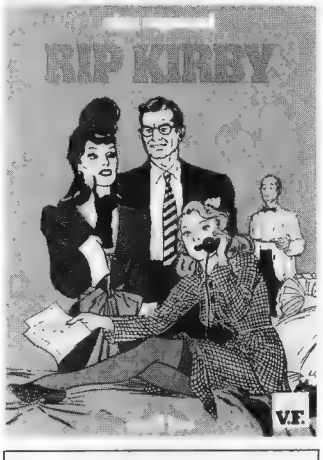
Tandis que l'Oncle Paul devait avoir les oreilles qui lui sifflaient, sous les coups de boutoir de Michel Pierre et de Jean-Claude Faur

Du côté des cartounistes, ce sont « les plus braves parmi les Gaulois » qui constituaient le plus gros contingent, qu'ils se soient mouillés (Franz) ou pas (Walthéry) dans des séries pseudo-historiques ; mais il y avait également des portugais et des italiens, des espagnols.. et des parisiens !...

* alias Antoine Roux (qui se flatte d'avoir eu parmi ses ancêtres un romain qui tira Alix de l'ergastule) [cf. Alix l'Intrépide, page 42, 4e vignette]

collection BD v.f.

20 F



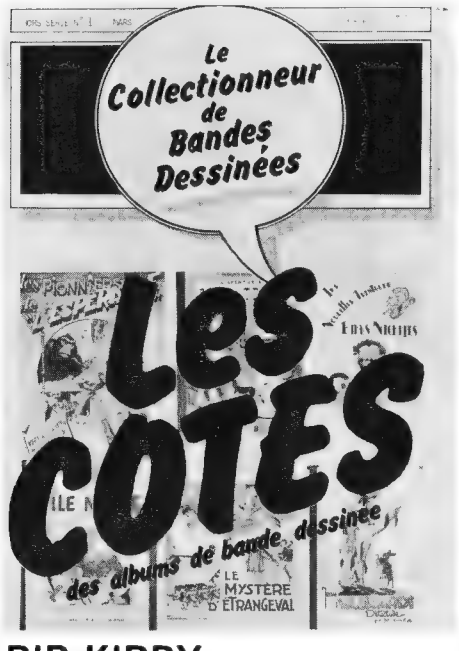
20 F

24 F

20 F

éditions jacques glénat

LES ALBUMS DU MOIS



RIP KIRBY LA RANÇON DE VELOURS
par Alex Raymond

Les admirateurs de Rip Kirby vont être ravis par ce deuxième volume, qui reprend des bandes quotidiennes dessinées par Raymond entre novembre 46 et octobre 47. Sur la couverture un seul titre : **La rançon de velours** (un titre pas très clair au demeurant, sans doute le résultat d'une traduction trop littérale), mais cet épisode est précédé de **Chantage et musique** et suivi par **La maison des poupées**.
L'impression est très bonne et la traduction assez fidèle, quoiqu'un tantinet un peu recherchée et plus longuette que la version d'origine (mais le moyen de rivaliser avec la brièveté de l'américain ?).
Scénarios d'aventures policières classiques (maîtres-chanteurs et faux monnayeurs), avec par-dessus le marché la rivalité entre la blonde et la brune, la jolie **Muguette (Honey Dorian)** et la troublante **Pagan Lee**.
Pour la petite histoire, à cause de ce côté sentimental, c'est **Confidences** qui publiait, il y a une bonne vingtaine d'années ces aventures au rythme de 5 strips par semaine : voilà donc une ré-édition qui ne nous rajeunit point ! Mais cette série reste un modèle du genre et justement séduit **aussi** parce qu'elle reflète son époque : c'est amusant le nombre de types rencontrés par Kirby et qui lui rendent service parce qu'ils ont fait la guerre du Pacifique ensemble. Amusant aussi d'imaginer qui aurait pu alors incarner à l'écran certains des personnages : la Judy Garland partenaire de Mickey Rooney pour la jeune révoltée **Silky Shaw**, et, à l'opposé de ses rôles, un Misha Hauer pour le maître-chanteur **Fingers Morey**, ce gominеux, petite moustache et nez busqué, costumes et cravates toujours voyants, les mains toujours en mouvement et qui rit continuellement en montrant ses dents...
Bref, on aime à retrouver ce Kirby de la fin des années 40 avec le même plaisir qu'on aime à revoir un bon vieux film d'Humpfrey Bogart.

Antoine Roux

ENCYCLOPEDIE DES BANDES DESSINEES
chez Albin Michel

Ça y est, Henri Filippini a encore frappé (Schtroumpfanzine de février). Alors, le temps de trouver une cabine téléphonique pour enfiler ma célèbre tenue et me voilà bondir : **Super Roux**, le Grand Réparateur ! Car je dois l'avouer : elle me plaît, à moi, naïf amateur de bandes dessinée, cette encyclopédie, en dépit de ses imperfections et de sa préface inutilement démago !
Elle me plaît parce que c'est la première (en français) qui aille de A jusqu'à Z : quand on pense que, depuis AZ Comics, paru en 1965, nos amis italiens en ont déjà cinq ou six !
Ils s'y sont mis à quatre : **Marc Duveau**, fan du comic book étasunien et **Jean-Claude Glasser**, grand amateur de comics strips anglo-saxonnes d'une part, de l'autre **Marjorie Alessandrini** et **Marion Vidal**, qui se sont partagé l'étude du domaine européen. Et vous le savez bien, jusqu'à naguère, les filles lisaient beaucoup moins de bédés que les garçons : ça se sent dans le résultat du travail de ce joyeux quadrille, et c'est ce qui a provoqué la grande colère filippinienne. Il y a pas mal d'impasses du côté italo-franco-belge (mais par contre, parce que leurs jeunes mamans avaient dû leur refiler leur ancienne collection de la **Semaine de Suzette**, c'est une des premières fois, à propos de **Pellos**, que la vedette est donnée à la janerusellienne **Durga-Rani !**).
Et puis il y a quelques bons développements : sur la bédé espagnole, sur les **soap opera**, sur la **family strip**, sur certaines biographies bien détaillées (**Rube Goldberg**, par exemple, et en général tous les américains)... On peut ne pas être toujours d'accord avec les avis émis : ainsi le jugement sur l'évolution d'**Alix l'intrépide**, qui omet de signaler l'évolution de la mise en page, à laquelle on sent bien que **Jacques Martin** accorde tous ses soins. Alors, si elle me plaît quand même cette encyclopédie qui n'en est pas une, c'est précisément parce que rien ne serait plus décevant qu'un bouquin qui apporte toutes les réponses à toutes les questions. Le plaisir, précisément, ça consiste à trouver les trous et à combler les manques : il y en aura toujours. Vous voulez parier que, dans l'encyclopédie plus complète qu'on nous annonce chez Dargaud, on ne trouvera pas d'articulet consacré à **San Mao** et à son papa **Tchang Leh-ping** (à moins qu'ils ne m'aient contacté d'ici là !) ?
Mais les auteurs sont tout-à-fait d'avis que leur dictionnaire doit être complété : à preuve - une preuve un peu macabre, il faut le reconnaître – le blanc laissé pour la date de la mort de chaque cartoonist qui n'a pas encore cassé sa pipe !)...

Antoine ROUX

L'HOMME DE CHICAGO
Par Giancarlo Alessandrini et Alfredo Castelli
Ed. Dargaud - 52 pages couleurs - 20 F

Quatrième volet de la collection « Un homme une aventure » l'homme de Chicago donne une version originale sur la création et la vie de la mystérieuse bande des « secret six » qui combattait le crime en dehors de la loi légale. Alessandrini brosse avec soin et vérité le Chicago des années trente avec un minimum de détail. Jeune dessinateur italien, pratiquement inconnu en France, il avait débuté en 1972 dans le **Corrierre dei Ragazzi**. Son scénariste n'est autre qu'Alfredo Castelli, un vieux routier de la bande dessinée italienne qui nous conte ici une histoire insolite à l'action et au suspense soutenus de la première à la dernière page. Cette collection « Un homme une aventure » est décidément prometteuse.

Henri FILIPPINI

LES COTES DES ALBUMS DE BANDES DESSINEES ARGUS DE LA BANDE DESSINEE
Ed. Coll. de BD - 60 pages - 36 F
Ed. Horus - 200 pages illustrées - 75 F

Le Collectionneur de bandes dessinées et les éditions Horus viennent de faire paraître deux ouvrages sur les cotes des anciennes bandes dessinées. Travail inttéressant au premier abord qui surprend par le désaccord qui existe entre les prix pour un même album. L'un annonce des prix qui paraissent assez faibles, l'autre des prix excessifs. Où est la vérité ? Peut-être entre les deux à moins que ce ne soit qu'une magouille entre revendeurs de vieux albums de BD. Dans l'affaire le perdant sera une fois de plus le lecteur qui aura de plus en plus de mal à se procurer de vieux albums à des prix convenables. Aimer la bande dessinée ce n'est pas aligner des cotes pour se faire plaisir, ou faire plaisir à quelques collectionneurs mégalomanes. C'est faire connaître ce qui est accessible à toutes les bourses qu'elles soient plates ou non. Deux ouvrages qui ont demandé beaucoup de travail, mais pour quel résultat ?

Henri FILIPPINI

ASTERIX CHEZ LES BELGES
(Uderzo - Goscinny)
Ed. Dargaud - 48 pl. couleurs

C'est le vingt-quatrième album des aventures du petit gaulois qui a tant fait pour la bande dessinée. C'est aussi le dernier épisode écrit par René Goscinny, et sa parution en librairie n'en revêt que plus d'importance. Si son

succès près du public est acquis d'avance, ce vingt-quatrième volume n'est pas à classer parmi les meilleurs de la série. Bien sûr, nous y trouvons des noms tels que Maélencolix, Madamboevarix, Vandeuléflix, des caricatures de personnes connues (Tchernia, Annie Cordy), des allusions plus ou moins réussies au Mannekenpis, aux querelles Wallons-Flamands, mais cette systématisation de l'humour, ce manque de surprises aux détours des pages, laisse un peu sur sa faim.
Au crédit d'Astérix chez les Belges, il faut noter l'utilisation du poème de Victor Hugo « Waterzooie, Waterzooie, morne plat », la reconstitution de la bataille de Waterloo, et une adaptation de Bruegel l'Ancien inattendue dans un album de bande dessinée. L'apparition des Dupont, Dupond, me paraît totalement incongrue mais pourra plaire à certains. Faire la fine bouche sur un Astérix me semble cependant difficile quand on publie tant de mauvaises choses à tort et à travers en bande dessinée et que la BD d'humour manque d'auteurs. Faire rire n'est pas chose facile, et le faire lorsqu'on attend de vous que vous soyez drôle est encore plus difficile. Mais c'est là la rançon d'un succès amplement mérité.

Jean Léturgie

DECONAN LE BARBARESQUE
(Coucho - Pailler)
Coll. Pilote, Ed. Dargaud
noir et blanc - 19 F

C'est le type même de l'album qui ne devrait pas exister ! Assemblage de petites histoires, récits à l'humour navrant qui n'ont même pas la qualité d'être distrayants, « Déconan le Barbaresque » me plonge dans un abîme de perplexité quant au pourquoi et au comment de l'existence d'une telle bande. Qu'elle s'insère dans un journal soit, qu'on la reprenne en album, c'est autre chose... Autrefois l'album était la consécration d'un auteur parvenu à un certain niveau, il est dommage qu'il soit aujourd'hui support au n'importe quoi.

Jean Léturgie

Colonel X en Extrême-Orient
(Marijac - Gloesner)

Ce récit, situé en Extrême-Orient, nous ramène un personnage célèbre des années cinquante trop brièvement entrevu lors de la reprise en format poche de ses aventures. C'est une histoire telle qu'on la concevait voici une vingtaine d'années, trépidante, touffue, avec des personnages taillés dans le roc et que ne semble émouvoir ni la douleur ni la mort. C'est le temps des réflexions style « pauvre gosse », « brave petit gars » qui peuvent prêter à sourire aujourd'hui tant le langage et les mœurs ont évolué. Marijac nous conte la lutte implacable que se livrent le « Colonel X » et « Pavot Jaune » durant la guerre d'Indochine en 1946. Les adversaires font preuve d'une âme chevaleresque qui me parait loin de la réalité, mais qui était de mise dans les publications de l'époque. La lutte tourne bien sûr à l'avantage du Colonel, mais Pavot Jaune meurt après avoir compris qu'il ne pouvait être un ennemi de la race jaune. C'est très moral non ? Le dessin de Gloesner est efficace et se marie très bien avec ce style d'histoires. Un album qui intéressera les nostalgiques des années cinquante.

Jean Léturgie

CHICAGO STORY
(Dino Attanasio - Martin Lodewijk)
Ed. Dargaud – 48 p. couleurs

Chicago au temps de la prohibition, ce n'est pas nouveau en bande dessinée, mais c'est sympathique et plein de possibilités. Attanasio le créateur de Spaghetti et Lodewijk ont pour héros un ancien policeman reconverti dans la filature privée : Johnny Goodbye. Ce « privé » qui n'a pas froid aux yeux s'attaque à Al Capone en personne et se voit ainsi devenir la cible de représailles explosives. Ce premier album est une reprise de courts récits parus dans un hebdomadaire hollandais. Le tout est agréable à lire et laisse bien augurer de la suite, même si les aventures de Johnny Goodbye souffrent un peu de la comparaison avec celles de Sammy, le « Privé » de **Spirou**

Jean Léturgie

Michel Vaillant Spécial 20e anniversaire
(Graton)
Dargaud – 80 pages.

Les anniversaires se succèdent à un rythme effrené dans la BD. Après Chick Bill (25 ans) Mickey (50 ans) Tintin (50 ans) le tour de Michel Vaillant est venu. On aime ou on n'aime pas ce que dessine Jean Graton, mais le succès populaire de cette série est indéniable. Cet album permet de retrouver les premières aventures du pilote de course, ainsi que deux aventures inédites en album. (L'une d'elle nous apprend que Michel Vaillant est l'heureux papa d'un garçon). C'est l'occasion de faire plus ample connaissance avec l'équipe qui assiste Graton dans la réalisation de ses diverses séries (Vaillant-Julie Wood). Rappelons enfin que la série des Vaillant compte 32 titres et que ce n'est pas fini, puisque Michel Vaillant fait vrombir le moteur de sa Vaillante dans **Super As** depuis deux mois.

Jean Léturgie

LA FILLE DU VENT
Par Roger Leloup.
Ed. Dupuis
52 pages en couleurs – 20 F

Avec ce neuvième album des aventures de Yoko Tsuno Roger Leloup conduit son héroïne dans son pays d'origine le Japon. Son père, savant réputé, a mis au point un appareil capable de créer des typhons artificiels. Un sordide complot organisé par un ancien ami de Yoko lorsqu'elle était enfant conduit notre héroïne dans une suite d'aventures à la frontière du fantastique. Un fois de plus Roger Leloup brosse de belles images techniques mais aussi de très beaux décors d'un Japon qui hésite entre son passé traditionnel et son futur scientifique. Une aventure assez classique qui décevra peut-être les fans de fantastique mais qui ne manque ni de charme ni de suspense.

Henri Filippini

TRANSES MECANIQUES
Par Philippe Cavell
Ed. Dominique Leroy
64 pages – 40 F

Accusée par les organisateurs du festival d'Angoulême de ne pas faire de véritables bandes dessinées Dominique Leroy réplique superbement avec ce nouveau titre de sa collection « vertiges bulles ». Cette série de courts récits érotiques est due à Philippe Cavell qui n'est autre que le dessinateur Jacques Hirou entrevu dans diverses revues au cours de ces dernières années. Les femmes sont agréablement dessinées et font découvrir un style nouveau entre Pichard et Crépax. Les scénarios sont à la fois drôles et légers et font très bien passer le côté érotique de l'œuvre. Philippe Cavell nous démontre avec humour et force clins d'œil que l'amour et les machines peuvent parfois faire bon ménage. Un travail à encourager d'autant plus que Dominique Léroy a le mérite de faire travailler des dessinateurs en France et ne se contente pas de traduire des bandes étrangères comme la plupart de ses confrères dans ce domaine.

Henri Filippini

LE FILMIQUE ET LE COMIQUE
par Jean-Paul Simon
aux Editions Albatros
(collection Ca/cinéma)

Provoqué par une fascination des films des Marx Brothers, ce livre veut être une réflexion sur la nature et sur l'effet du film comique.
Quel est l'amateur de bédés normalement constitué qui puisse rester insensible aux gags des frères Marx : Chico, Groucho, Harpo... et quelquefois Karl ! ? Déjà donc une raison suffisante pour qu'on en rende ici compte, même s'il ne s'agit pas d'un album de bande dessinée ; mais en outre on y trouve reproduites moultes vignettes et histoires muettes : des images empruntées à **Lucky Luke**, à **Bristow**, à **Mad** des scénettes de **Reiser**, de **Sempé**, de **Steinberg**. Il fallait donc qu'on en parlât !
Evidemment, pour le lecteur moyen comme vous (peut-être) et moi (sans contestation possible) qui ne sommes point coutumiers du langage sémiologique et psychanalytique, le premier moment est difficile. Deux attitudes sont alors envisageables :
- ou bien vous sortez votre révolver et soit vous partez illico supprimer ce J.P. Simon, source de tous vos maux de tête, soit vous vous expédiez vous-même **ad patres**, ne supportant pas l'idée de ne plus vous sentir dans le vent,
- ou bien, le premier effroi passé, vous poursuivez bravement votre lecture, en vous disant bien que c'est Groucho Marx qui tient la plume.

Et alors, il vous paraîtra bientôt que les pages ne tournent pas assez vite, vos doigts étant par trop occupés ailleurs, à vous tenir les côtes, ou à applaudir ou à siffler à l'américaine.

Ah, j'allais oublier : il y a aussi six photos extraites de la filmographie marxienne, dont la fameuse séquence de la cabine d'**Une nuit à l'Opéra**. Le pied, je vous dis !

Antoine Roux

JUGURTHA 4/ L'ILE DE LA RESURRECTION

par J. L. Vernal et Franz Drapier

Le besoin de souffler pour le héros et ses auteurs ? On a un peu l'impression de piétiner. C'était pourtant bien parti : le prince rebelle tiré de sa prison par le truculent Chabrias, passant aux Baléares récupérer quelques navires de ses partisans et faisant un crochet par la Bretagne pour emmener également quelques familles vénètes, puis fendant l'Océan droit devant, à la recherche d'un monde neuf.
Coup de pot : voilà justement une île inhabitée (ça vous évite de paraître un vilain conquérant qui ne ferait que singer Rome), pourtant pas si éloignée que ça du continent (les commerçant pourront par la suite écouler leurs produits sur les rivages européens) et qui aurait réjoui Bernardin de Saint-Pierre tellement elle se prête bien au recasement entre pêcheurs, agriculteurs, bergers et chasseurs. Après ce partage de terres idyllique, on est un peu comme Chabrias, en grand danger de s'ennuyer devant cette nouvelle société berbéro-celtique où tout le monde il est correct (et où, par la grâce d'un simple ruban passé dans les cheveux les numides ont tout d'un coup un air d'amérindiens !).
Heureusement que des nouveaux venus, vaguement wikings, vont un peu remettre de l'animation, que la découverte de ruines bizarres nous laisse espérer de nouvelles échappées.

Donc on a un peu l'impression que tout le monde se cherche, à commencer par Jugurtha : sans doute le résultat de la mutation, ça doit être traumatisant de passer de la condition de prince fier luttant contre l'envahisseur romain, dans des décors et des postures fixées par l'Histoire, à la situation de gouverneur de l'île d'Utopie !
L'impression d'un scénario un peu cahin-cahotant, et d'un dessin un peu brusquet (avec un peu trop de plans moyens, non ?).
Mais en réalité, si ça a l'air de lantiponner, c'est que nous connaissons la suite (publiée dans le Tintin belge : déplorons en passant qu'ils lanternent aussi un peu chez Dargaud à sortir les albums).
Bref, on piaffe d'impatience : vite la suite, que ça reparte vraiment !

P.S : surtout que l'arrivée de la blonde princesse Svannée nous travaille autant qu'elle perturbe ce grand nigaud (sur le plan sentimental s'entend !) de prince numide !

Antoine ROUX

SAVEZ-VOUS QUE CIRCUS A CHANGÉ?
VOIR PAGE 25

BRUNELLE et COLIN : LE VOL NOIR

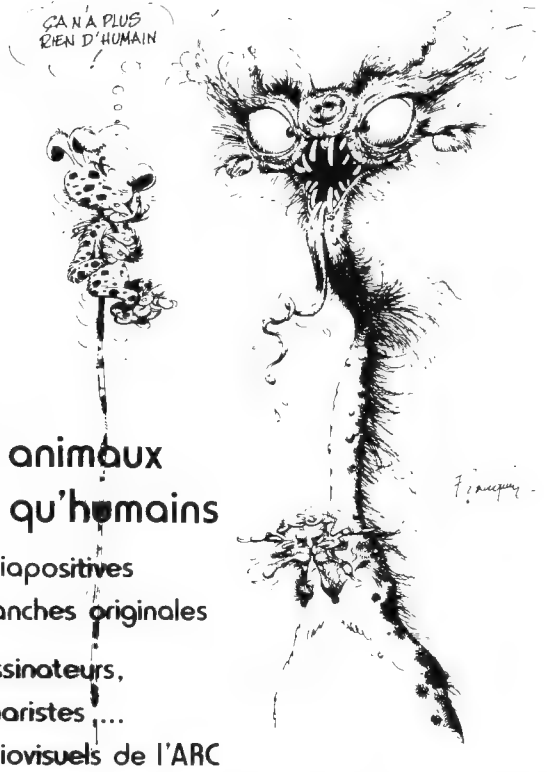
par Genin et Bourgeon
Editions Jacques Glenat

Ça fait quand même plaisir, une bouffée d'air pur ! Parce que Colin et Brunelle, vous connaissiez ? Pas plus que Genin et Bourgeon, je suppose ! Et pourtant, Bourgeois me pardonnera, mais il y a plus d'érotisme dans **Brunelle et Colin** que dans tout Guido Crepax !
Tout commence lorsque, pour satisfaire la jolie princesse Brunelle, le jeune page Colin ouvre la porte d'une pièce condamnée, d'où s'échappe une nuée d'oiseaux qui menacent de répandre la pire calamité à travers le monde : le roi Marcus, en effet, avait fixé à chacun d'eux une bague renfermant une maladie terrible (« C'était mon arme secrète en cas d'invasion barbare ! »). Ne reste donc plus à l'adorable princesse aux longs et noirs cheveux qu'à se lancer à la poursuite de ce « vol noir », dans la seule compagnie du naïf (?) Colin.

De village en cité, de soudard en chevalier, de belle meunière en comédien jaloux, autant de petits fabliaux de cinq pages chacun, auparavant parus dans **Djinn** (la série s'y poursuit). Si futile fût-il, il fallait bien un petit reproche : le vide au début de chaque épisode dû à la suppression du bandeau-annonce. Pourquoi ne pas l'avoir gardé, cela n'aurait en rien gêné, puisque cette histoire doit être dégustée ainsi, à petites gorgées ? Peut-être aussi les couleurs sont-elles (un peu) moins pimpantes que dans l'édition originale...
En tout cas, elle nous tient bien, la petite princesse un peu chipie un peu hippie et on rentre avec plaisir dans un jeu, où l'on marivaude avant la lettre, dans le ton d'**Aucassin et Nicolette**.

Antoine ROUX

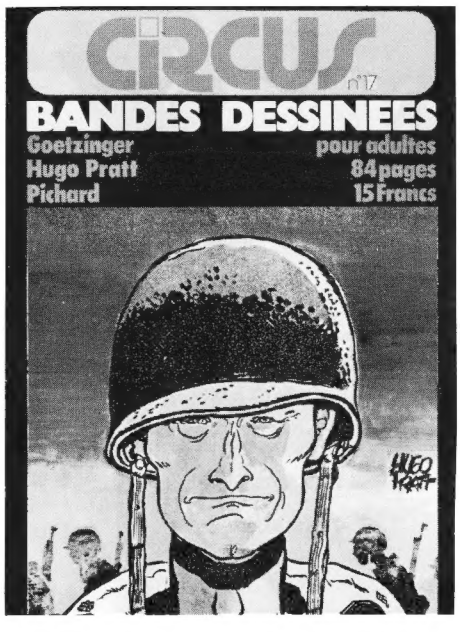
6e FESTIVAL de CLICHY
BANDES DESSINEES
5 et 6 Mai Maison du Peuple
39 Bd Gal Leclerc 92110 Clichy Mo Pte de Clichy



Des animaux
plus qu'humains
2000 diapositives
200 planches originales
Les dessinateurs,
scénaristes...
Les audiovisuels de l'ARC
Organisation : A.R.C. 3r Calmette 92110 Clichy 270 03 18

CIRCUS

encore plus nouveau !



84 pages/15 F
pour adultes

34 pages couleurs/24 × 32 cm

... et surtout...

UN CADEAU RARE

pour tout nouvel abonnement !!

LE NARCISSE D'ARGENT
de Christian Godard
Tirage limité réservé aux seuls abonnés

ABONNEZ-VOUS

6 n° à 15 F : FRANCE 75 F / ETRANGER 90 F

en adressant ce bon aux

éditions jacques glénat
6, rue Lt-Chanaron - 38000 Grenoble

✂.....

Je désire m'abonner à CIRCUS et recevoir gratuitement le NARCISSE D'ARGENT et le catalogue GLENAT

Nom .....

Adresse.....

Ville.....Code

Règlement joint par :

☐ ccp ☐ chèque banc. ☐ mandat

PETITES ANNONCES

SCHTROUMPF fanzine

AU PRIX DE 5 FRANCS
LA LIGNE DE 40 LETTRES
OU ESPACES !

adressez vite vos textes !!

collection BDécouvertes

MARIJAC
grand prix de la ville d'Angoulême 1979
l'album 48 pages : 20 F
en vente en librairie
ou aux éditions glénat
6, rue lt chanaron, 38000 grenoble

SCHTROUMPF fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un supplément à **SCHTROUMPF/LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE**, édité par la Société des Editions Jacques Glénat, s.a.r.l. au capital de 150 000 F
R.C. Grenoble B. 302 0694140027
Siège social 6, rue Lieutenant Chanaron
38000 Grenoble – Tél. (76) 87.37.58

Le numéro 10 F
Abonnement un an, 11 numéros
France 100 F, Etranger 110 F
Rédacteur en chef : Henri Filippini
Rédaction : Henri Filippini, Jacques Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux, Numa Sadoul
Maquette : Roger Brunel

Les articles documents et traductions sont : Editions Jacques Glénat, sauf mention contraire
Toute reproduction même partielle des textes et illustrations est interdite sans autorisation
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.
Nous remercions les auteurs et les maisons d'éditions qui nous ont autorisés à reproduire les illustrations et extraits dont ils détiennent le copyright.

Corto Maltese, gentilhomme de fortune.

Sous le signe du Capricorne par Hugo Pratt - Collection les grands romans de la bande dessinée - 144 pages - 36 F.

1913, à hauteur du tropique du Capricorne, nonchalamment allongé sur une chaise longue, un homme fume un cigare.
Sur sa tête une casquette de marin. Aucun doute, c'est bien lui, lui, Corto Maltese.

SOUS LE SIGNE DU CAPRICORNE
HUGO PRATT
... et ce n'est pas un traité d'astrologie mais un recueil des premières aventures de CORTO MALTESE

Dans un décor d'Amérique du Sud, 6 aventures étranges nous entraînent derrière Jeremiah Steiner, professeur de l'université de Prague qui a échoué sur les plages de la Guyane hollandaise, derrière Bouche Dorée, femme hors du temps, militante impérialiste, grande maîtresse en magie noire.

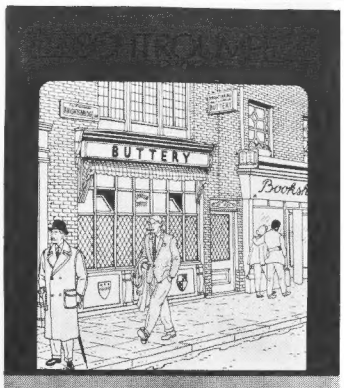
Enfin, réédités dans la collection « Les grands romans de la bande dessinée », les premiers chapitres de la saga de Corto Maltesse nous transportent à une époque où sorcellerie, magie et envoûtements faisaient encore bon ménage.

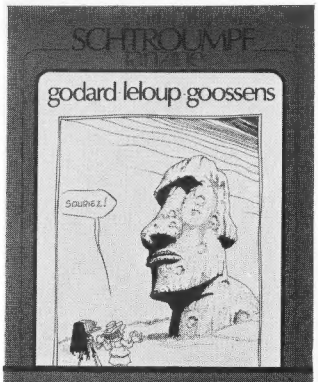
Ces 6 histoires confirment le talent de dessinateur et l'habileté d'écrivain d'Hugo Pratt. Leurs titres : « Le secret de Tristan Bantam », « Rendez-vous à Bahia », « Samba avec tir fixe », « L'aigle du Brésil », « Et nous reparlerons des gentilhommes de fortune », « A cause d'une mouette ».

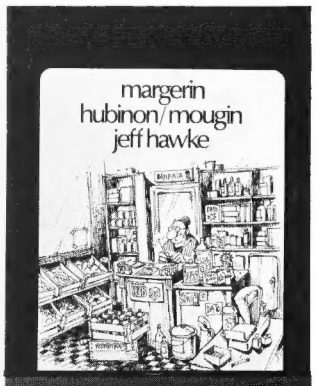
Des titres par eux-mêmes assez parlants pour vous inviter à suivre pas à pas un héros comme on n'en fait plus, Corto Maltese.

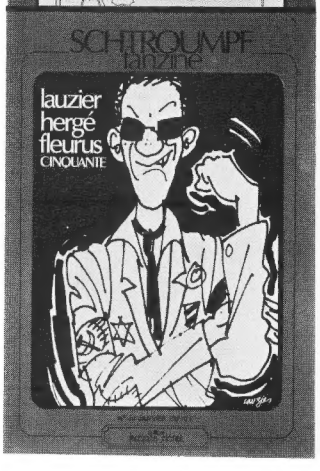
casterman

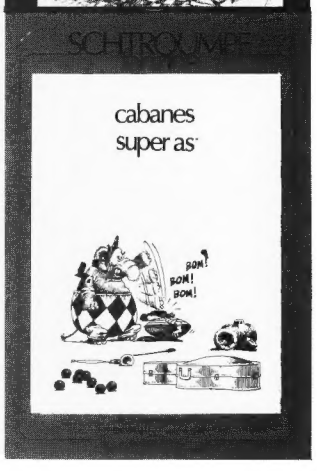
saphir

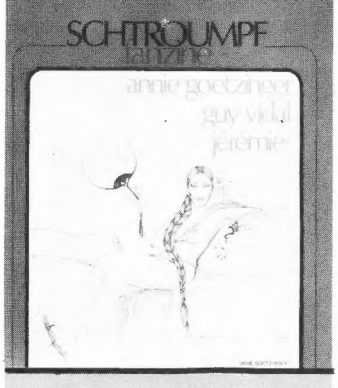


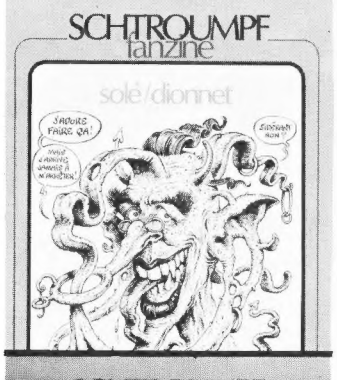


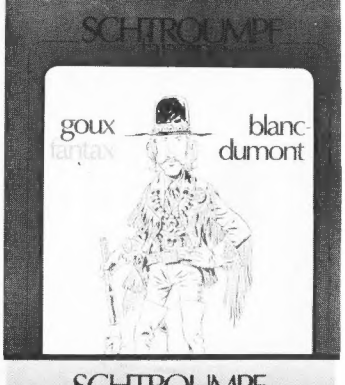


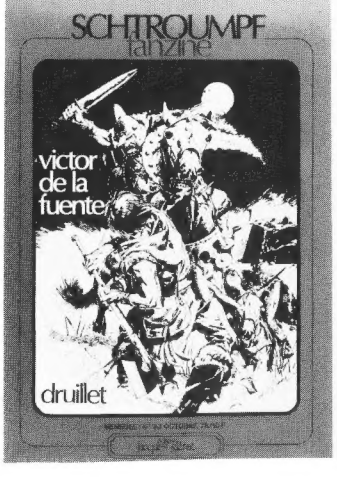












POUR NE MANQUER AUCUN NUMÉRO ABONNEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI!

SCHTROUMPF fanzine

Je désire m'abonner pour un an,
soit 11 numéros, au prix de 100 F (France)
et 110 F (Etranger).
Règlement joint par chèque ou mandat.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____

éditions jacques glénat

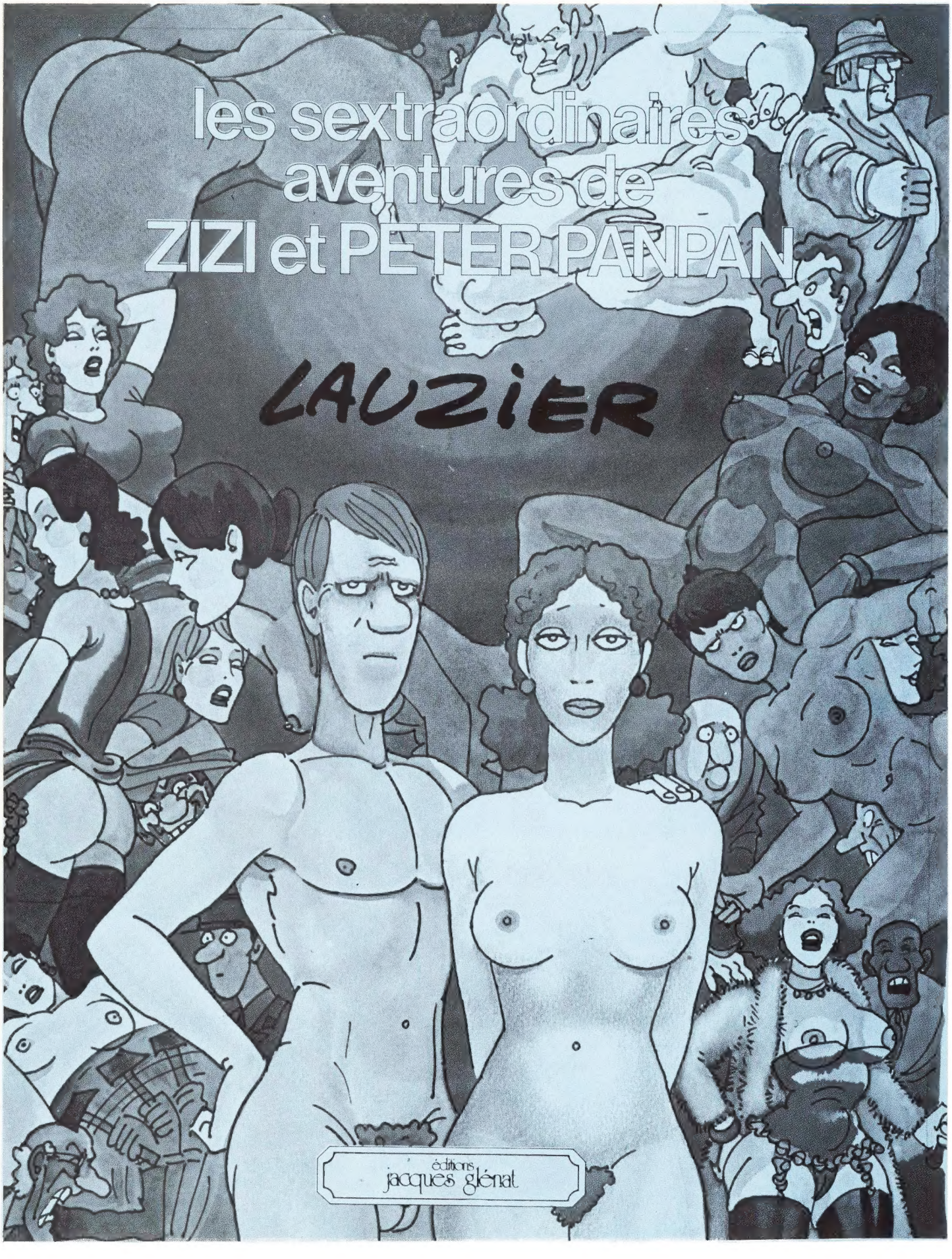
6, rue lieutenant-chanaron, 38000 grenoble

Le directeur de la publication : jacques Glénat - Commission paritaire N° 56984 - Editions j. Glénat, 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble

Imprimé en France par l'imprimerie Léostic, 38170 Seyssinet -2e trimestre 1979

ENFIN ! EN ALBUM !...

30F. 48 PAGES COULEURS. 24x32.



EN VENTE EN LIBRAIRIE OU AUX EDITIONS GLENAT, 6, rue It-chanaron - 38000 grenoble